

Kannadig an Erge-Vras

[Chroniques du GrandTerrier]

Histoire et mémoires d'une commune de Basse-Bretagne, Ergué-Gabéric, en pays glazik
Memorioù ar re gozh hag istor ar barrez an Erge-Vras, e bro c'hlazik, e Breizh-Izel

Décembre 2011
n. 17

Miz Kerzu

Bloavezh mat d'an holl ha ti dilogod evit 2012 !

Une bonne année à tous, et, pour 2012 particulièrement, une « maison sans souris » (ti dilogod), sans ces petits rongeurs malfaisants qui viennent grignoter nos intérieurs !

Pour l'année à venir, nos vœux sont certes lapidaires, mais d'autant plus sincères : que nos maisons soient préservées des vols, virus ou piratages, du manque d'argent ou d'amour, des relents de racisme ou de violences, d'élections truquées et d'actifs pourris, de promesses non tenues ou de rêves déçus, ...

Le premier article de nos chroniques de décembre est quant à lui consacré au papier à cigarette en 1925 dans les papeteries Bolloré, par la publication d'un extrait des mémoires et croquis de Louis Barreau, ingénieur papetier. Les autres articles sont du même tonneau : documents d'archives du 17e au 20e siècles, témoignages d'anciens, souvenirs du Bourg et de Lestonan, découvertes es patrimoine du 16e siècle, bibliographie, bretonnismes de J.M. Déguignet ...

A-greiz kalon, de tout cœur, Jean



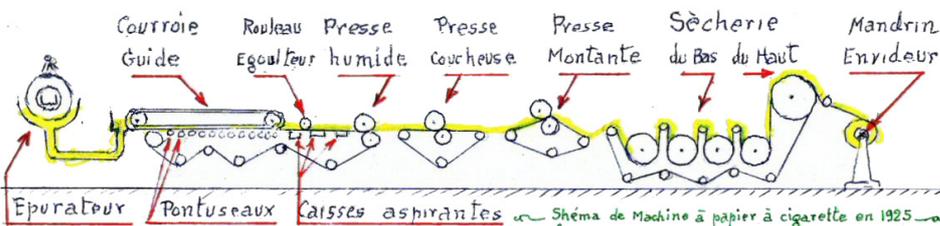
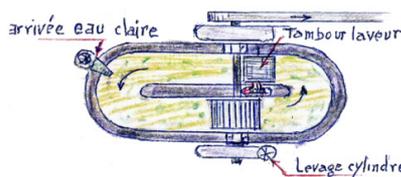
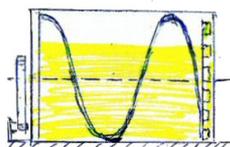
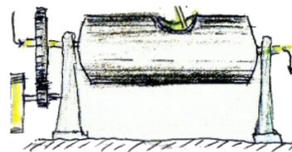
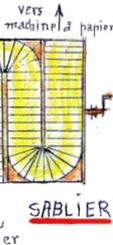
Fanch Ster, Paotred da viken

Sommaire [taolenn]

Mémoires de papetier Paper sigaretez	1
Fanch Ster, boulanger Paotred da viken !	4
Etat de la mendicité Paour kaez treu	6
Plaque de 1822 à Odet Igorin ar veil paper	8
Souvenirs de poilus Brezel diwezhañ	10
Archives de 1632 Tudchentil har ur gêr	12
Lestonan en 1939 Leston' gwechall	14
Salle Nédélec au bourg Sal ar gouelioù e vorc'h	16
Les Paotred en 1970 Bec'h vras e batronaj	18
Revue littéraire Gweladeg al levrioù	19
Légende de la ville d'Ys Roue grallon ha ker-Is	21
Un linteau du 16e Penn-ty ar Gelenneg	23
Les lères chroniques. Taolen da gentañ-holl	24



Cuvier



Krennlavar

[proverbe]

Maen 'uz falz,
falz 'uz maen

[La pierre use la faucille, la faucille use la pierre]

Sommaires des précédentes Chroniques du Grand-Terrier

Taolennoù ar niverennoù « Kannadig an Erge-Vras »

11 à 16 : ci-dessous.

1 à 10 : en dernière page



N° 16 d'octobre 2011

Le Grand Quizz Gabérisois « Mémoires Histoire Patrimoine » □ Les mémoires de Petit Louis, ingénieur papetier inventif □ Le Football-Club, l'U.S.E.G., l'A.E.G. et le bretonisme Payot □ Fourches Patibulaires de Kerelan de 1425 au 18e siècle □ Mineurs au fond de la mine d'antimoine de Kerdévet □ Les armoiries du Fou sur la maîtresse-vitre de Kerdévet □ L'observateur Déguignet en campagne coloniale en Algérie □ Vraies et fausses maisons nobles du 15e siècle à Ergué-Gabéric □ Observation d'éclipse de lune en 1697 par un recteur inspiré □ Exilés gabérisois mis à l'index par l'autorité révolutionnaire □ Une épigraphe gothique sur une pierre de calvaire au Cleuyou □ Les réponses au quizz « Mémoires Histoire Patrimoine »

N° 15 de juillet 2011

Analyse statistique et économique de la liste électorale de 1910 □ Photo de classe d'Emile Godet, écoliers en sabots de bois □ Hommage au rénovateur des Festou-Noz par deux gabérisois □ Thèse universitaire sur la littérature bretonne du 19e siècle □ Video des 80 ans des écoles privées de Lestonan □ Un grand mariage breton et républicain au village de Squividan □ Rétrospective des moulins gabérisois sur Odet, Jet et affluents □ Un recteur breton dans la tourmente révolutionnaire □ Les Huitric de Menez-Groaz posant presque au complet en 1918 □ Coup de clairon pour les soeurs blanches de l'école du Bourg □ Sauvegarde de l'Art Français et protection du manoir de Lezergué □ La Patrie en danger, contribution gabérisoise aux conscriptions □ L'Amicale d'Ergué-Gabéric avant et après le terrain de Kroas-Spern □ Photos de classe de l'école privée St-Joseph de Lestonan □ Élections municipales à Odet et noces industrielles de 1929 □ La fonction de maire pendant l'Empire et la Restauration □ Die geschichte des Bauwerkes von Cleuyou in der Basse Bretagne

N° 14 d'Avril 2011

Rétrospective des familles nobles gabérisoises du 13e au 18e □ Youenn Briand, la pile électrique d'Odet avant l'heure □ Jean-Louis Conan de Kerdilès, victime du progrès en 1907 □ Mort au bain à 22 ans pour de menus larçons en 1885 □ Drame et misère sociale à Ergué-Gabéric en 1931-1937 □ Les 10 députés girondins de passage au presbytère en 1793 □ Les droits de fiefs, de justices et de prééminences de Lezergué □ Rapport sur l'état insalubre du cimetière et du presbytère □ Les soeurs blanches du bourg entre 1905 et 1911 □ Fiche de renseignement sur une commune réactionnaire □ Décret impérial pour une érection en chapelle de secours □ Déguignet, paysan bas-breton cathophobe et bouddhiste ? □ Le nom d'un très vieux moulin pour affûter les couteaux □ Les éboulis du chemin de la terre noire au Rouillen en 1810 □ Prosper et Albert Le Guay, chateaux et archéologues amateurs □ Les noblesses elliantaises et leurs blasons sur le Grand-Ergué □ La magnifique pierre tombale des Lizard de Kergonan

N° 13 de Décembre 2010

Le symbole celtique de l'oculus de la chapelle de Saint-André □ À la recherche d'une photo de la clique des Paotred-dispount □ Les conscriptions évitées des frères Laurent de Kermoisan □ L'enfance de Jean Hascoët entre Menez-Groaz et St-Charles □ Rattachement du quartier du Rouillen à Ergué-Gabéric en 1791 □ Déclaration des fourches patibulaires de Kerelan par l'Evêque □ Jean-Marie Déguignet, Napoléon 1er et le soleil d'Austerlitz □ Eloge du français du Grand Siècle par le breton Guy Autret □ Séparation conflictuelle des Églises et de l'État à Ergué-Gabéric □ Des champs et des villages vus du ciel en 1948 et 1971 □ Papiers terriers de la seigneurie et dépendances de Kergonan □ Terres vaines et vagues, communs de villages de 1755 à 1834 □ Chroniques diverses et nouvelles brèves du GrandTerrier □ La belle crèche de Noël du retable flamand de Kerdévet

N° 12 de Septembre 2010

La coiffe à capuche gabérisoise, ancêtre de la Borledenn □ Souvenirs du patronage à l'Hôtel avant-guerre □ Concours du patrimoine pour le plus joli pont en pierres □ Jean-Pierre Rolland, le vieux loup de papeterie □ René-Jean Rannou, contre-maître de fabrication, et sa famille □ Projet de faisabilité d'un musée de la papeterie □ L'Armoricain, journal de Brest et du finistère, 1937 □ Chiens écrasés dans le Courier du Finistère de 1914 à 1919 □ La Grande Quête organisée pour sauver Kerdévet en 1795 □ La figure épiscopale d'un chouan émigré à Londres □ Les souvenirs de sorties des p'tits gars de la classe 56 □ Keralen, en Ergué-Gabéric, terre de chanoine en 1389 □ Inhumation illégale de Marie Duval dans l'église paroissiale □ Gare aux loups gabérisois, histoire de leur extermination □ Chahut anti-constitutionnel à la Révolution Française □ Jean Lozach lâchement assassiné à Méouët-Vian □ Yvon Huitric, le dernier garçon vacher de Menez-Groaz □ Chroniques diverses et nouvelles brèves du GrandTerrier

N° 11 de Mai 2010

Ecoles privées Saint-Joseph et Sainte-Marie de Lestonan □ Jean Le Floc'h gymnaste de la fête du centenaire en 1922 □ En goguette à Odet pour les noces de René Bolloré en 1932 □ La fontaine oubliée de St-Guénolé sur les terres de Quélenec □ Notes et croquis d'une jeune papetier d'Odet des années 1950 □ Les 500 ans de la grande verrière de l'église Saint-Guinal □ Classe de fille à l'école Notre-Dame de Kerdévet en 1948 □ Des élections municipales houleuses et contestées en 1881 □ La mort subite des pommes de terres rouges en 1845 □ Après le recensement de 1790, voici maintenant celui de 1836 □ D'anciens aveux du fief des Régaires de Creac'h Ergué □ Les cahiers de Jean-Louis Morvan en Français et en Allemand □ Cartes anciennes gabérisoises des 17e et 18e siècles □ Chroniques diverses et nouvelles brèves du GrandTerrier

La fabrication du papier à cigarette expliquée par L. Barreau

Penaos a zo fardet ar paper sigaretez e 1925, gant Loéiz Barreau

Comme nous l'avions présenté dans le précédent Kannadig, Louis Barreau, ingénieur papetier, a reconstitué ses débuts dans l'entreprise Bolloré où il est resté 39 années de 1925 à 1964, et notamment

il a raconté ses séjours à Odet et Cascadec, en dactylographiant lui-même ses mémoires et en y incluant de jolis croquis en couleur.

On trouvera sur le site Grand-Terrier les 19 pages de ces mé-

moires en 2 parties : la 1ère rassemble ses souvenirs et anecdotes des sites d'Odet et Cascadec, la 2ème est consacrée aux techniques de fabrication du papier. Voici un extrait de ces pages les plus techniques, mais très didactiques.

1 Chiffonnerie et lessivage



« À cette époque, la fabrication de ce papier était assez empirique et vraiment artisanale. Pratiquement aucun appareil de contrôle, sauf la balance !

On utilisait uniquement la fibre de « lin » et de « chanvre », cela ne manquait pas autrefois en Bretagne avec les cordages et les voiles des navires. Il y avait alors des dizaines de « moulins à papier » sur les cours d'eau bretons. Cascadec était un de ceux-là.

Quand je suis arrivé à Cascadec, on utilisait toujours la toile à voile et les vieux cordages, mais aussi du treillis militaire et beaucoup de chiffons russes.

Je pense toujours avec étonnement à tous ces vieux chiffons sales et poussiéreux qui devenaient ce joli papier blanc que les fumeurs portent à leurs lèvres !

Or donc, cette matière première assez repoussante nous arrivait par wagons entiers en gare de Scaër sous forme de gros ballots. Jéséquel nous les amenait empilés dans son vieux camion poussif et ferraillant.

Notre contremaître, le père



Rannon [1], alertait ses manoeuvres qui s'avançaient avec leurs crocs pour décharger ces balles et les entasser à la chiffonnerie.

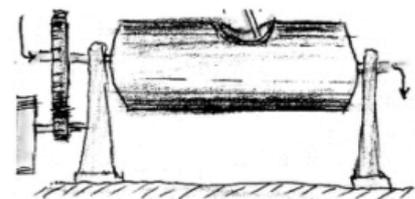
BALLES DE CHIFFONS ET LESSIVEURS

Chaque jour, suivant la demande de la fabrication, l'équipe des « chiffonnières » éventrait chaque balle et se répartissait toutes ces guenilles : vestes en lambeaux, bouts de chemises et de pantalons ; elle retiraient boutons, agrafes ... et ce qui restait dans les poches ...

Elles réduisaient tous ces chiffons en petits fragments de 6 à 8 centimètres de côté en les tendant contre un bout de faucille coincée dans un billot.

Mais, quelle poussière !!! Le plus terrible pourtant c'était les « puces » !! Elle pullulaient dans ces vieux vêtements et se précipitaient sur vous au passage ... J'en rapportais à la maison, j'en tuais, mais il en restait toujours une pour vous piquer la nuit !

C'était les chiffonnières qui chargeaient les « lessiveurs » ;



elle apportaient sur leurs dos de gros ballots que la contremaître pesait un à un avec un grand sérieux.

Elles précipitaient alors tous leurs sales chiffons dans la gueule du lessiveur en touillant avec un long bâton. L'homme du lessiveur introduisait l'eau et les produits de lessivage (chaux, carbonate de soude ...) et fermait l'autoclave.

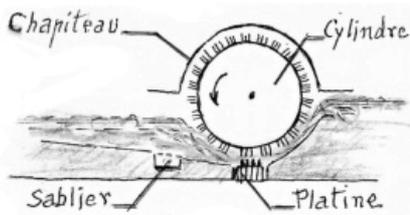
Les lessiveurs étaient de grands cylindres tournant horizontalement. La vapeur arrivait par un axe et la purge se faisait de l'autre côté.

Il y avait presque toujours quelques fuites de vapeur aux presse-étoupe. Une forte odeur très spéciale vous prenait à la gorge tandis que, pignons et engrenages entraînant les cylindres grinçaient, ferraillaient dans une atmosphère très lourde, remplie d'ombre et de buée.

À la fin du lessivage, la vidange était faite et la pression tombée, on enlevait le couvercle et l'on remettait en marche le lessiveur, si bien que le chiffon tombait de lui-même à chaque tour, format par terre un tas tout fumant.

[1] René Rannou est né le 13/4/1866 à Keranguéo près de la papeterie d'Odet et assurera le démarrage de la papeterie de Cascadec comme contremaître principal. Cf article : « 1925 - Famille Rannou de Keranguéo-Odet ».

2 Piles hollandaises



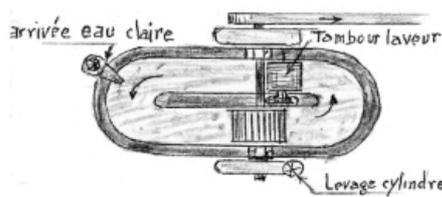
DÉFILAGE

L'ouvrier chargé de ce travail venait comme une ombre fugitive avec sa fourche charger son wagonnet ; il le roulait près de la défileuse et l'y versait petit à petit. À chaque fourchée un paquet de chiffons passait sous le lourd cylindre qui se soulevait en grognant.

Autrefois, le chiffon était longuement trituré, écrasé dans des mortiers par des pilons qu'on entendait de loin dans la campagne. C'est à cause de ces pilons que le nom de pile est restée à ces appareils assez évolués que j'ai trouvés en venant à Cascadec : les « piles hollandaises ».

La matière est défilée en passant entre des lames d'acier fixées au cylindre et d'autres formant bloc au dessous.

SABLIER ET TAMBOUR LAVEUR

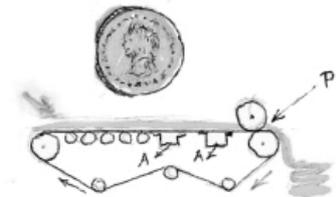


Devant le cylindre il y a une rigole : le sablier pour retenir les impuretés. C'est incroyable la quantité de choses qu'on pouvait trouver dans ce sablier ! Des boutons, des clous, du sable et un tas de ferraille ... parfois même des pièces de monnaie.

J'ai même vu un jour ramasser un « Louis d'or » dans un sablier !!! L'inventeur, tout fier de lui, l'avait cédé pour un bon prix à Mme Peters Brown, notre correspondante étrangère au bureau d'Odet.

La pile défileuse lavait en même temps la matière grâce à son tambour laveur. Il était recouvert d'une toile de laiton retenant les fibres, mais laissait passer l'eau sale qui, entraînée par des écopes intérieures, s'écoulait par le côté.

Il y avait un volant de réglage pour lever plus ou moins le cylindre et obtenir le défilage voulu. On vérifiait l'état de ce défilage en soulevant un peu de pâte sur la spatule et en re-



gardant son aspect.

PRESSE-PÂTE

Avec un crochet on soulevait une bonde au fond de la pile. Il fallait tâtonner chaque fois ! La pâte se déversait par des tuyauteries dans un réservoir en ciment : le cuvier du presse-pâte.

Le presse-pâte était un embryon de machine à papier avec une toile métallique assez grossière, 2 ou 3 caisses aspirantes et une presse.

On obtenait ainsi un espèce de gâteau humide et jaunâtre d'un centimètre d'épaisseur qu'on pliait dans des wagonnets.

Le presse-pâte était sous la salle des défileuses, dans un endroit triste et peu accueillant. Quelques ampoules électriques, toujours maculées par la pâte et la poussière, éclairaient à peine ce coin caverneux.

Allons ! En route pour le blanchiment !

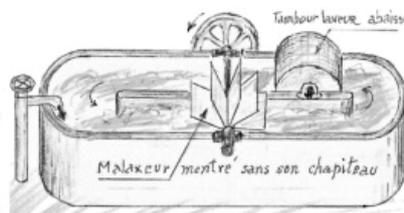
3 Blanchiment, égouttage



PÎLES BLANCHISSEUSES

Le blanchiment était placé dans une grande salle très claire, à flanc de coteau. De là on avait une très belle vue sur l'usine et la campagne.

On fabriquait nous même notre



bain de blanchiment à partir de chlorure de calcium et de chaux.

On jetait la pâte dans des cuves ou piles blanchisseuses où elle était malaxée et entraînée par des palettes dans un bain de chlore. La pâte tournait ainsi pendant des heures, blanchissant petit à petit.



Une forte odeur de chlore se répandait dans la salle et même parfois au dehors. Il faut bien se dire qu'on avait à la fois sept piles en action !

Quand le blanchiment se faisait mal, cas de toiles à voile goudronnées ou teintées, on ajoutait de l'acide sulfurique, mais alors gare à l'asphyxie !

PRESSE-PÂTE

Quand la pâte était assez blanche on la lavait en abaissant le tambour-laveur. Enfin, toujours avec un crochet on soulevait une bonde au fond de la pile et la pâte s'écoulait par des tuyauteries fort ingénieuses dans des caisses d'égouttage au dessous ; il y avait un grand nombre ; c'était « la maison des pâtes ».

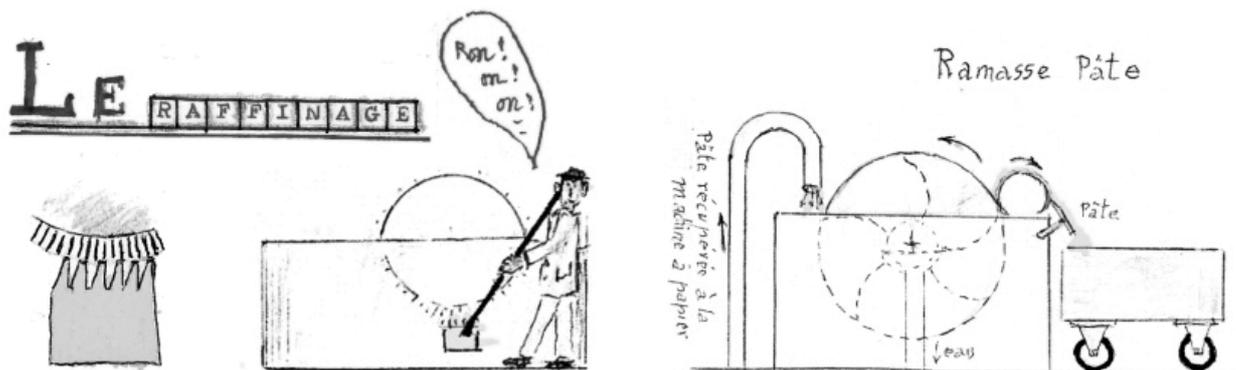
Le sol était garni de tuiles perforées et l'on superposait des planches par devant en guise de porte. L'eau coulait un peu partout et au bout de quelques jours la pâte était assez sèche pour s'en servir ou la stocker sur un plancher au dessus de la caisse d'égouttage.

Je passais un jour à la maison des pâtes quand j'entendis un vacarme effrayant, c'était un de ces planchers qui s'était

effondré ! Il n'y eut pas de victime ; je l'avais échappé belle, car souvent j'allais dans ces caisses prélever un échantillon.

Chaque caisse avait une étiquette en bois portant le n° du lessiveur et sa provenance. Suivant la demande de fabrication, l'homme du raffinage venait avec son croc remplir des wagonnets.

4 Raffinage de la pâte



BATTERIES DE RAFFINEUSES

Nous voilà rendus au « raffinage ». C'était une salle immense où se trouvaient les batteries de raffineuses alimentant les trois machines à papier. Le raffinage était très important ; l'ouvrier qui en était chargé s'appelait « le gouverneur ».

Mr Bolloré m'avait dit : c'est au raffinage qu'on fait le papier. J'ai donc fait moi-même un petit stage de gouverneur : je suivis les factions de 8 heures de rang, aussi bien de jour que de nuit.

La raffineuse est une pile analogue à la défileuse, mais beaucoup plus précise. Sa platine est en bronze qu'on réaffute souvent et avec grand soin.

LE GOUVERNEUR

Le gouverneur réglait son cylindre afin d'obtenir une coupe correcte et obtenir des fibrilles qui donnent à la pâte une certaine viscosité appelée

« engraissement ».

Au début, la pâte tournait très vite poussée par le cylindre en rotation, puis elle ralentissait de plus en plus tout en s'échauffant.

Quand j'arrivais à Cascadec en 1925, il n'y avait aucun appareil de contrôle pour le raffinage. C'était vraiment un art de fabriquer une bonne pâte.

Le gouverneur devait de temps à autre plonger sa main dans la pile, refermer les doigts pour retenir un peu de pâte qu'il examine après avoir retiré sa main et écarté les doigts. Il estimait ainsi la longueur des fibres et le degré d'engraissement de la pâte.

Quand il jugeait être à point il relevait le cylindre jusqu'à le faire effleurer la platine ; pour cela il prenait un bâton qu'il plaçait entre son oreille et la platine : le « ronronnement » de la pile cessait brusquement au point cherché ; alors il restait un certain temps dans cette position d'affleurage pour parfaire la qualité de la pâte.

La même manœuvre avait lieu à la fois pour toutes les piles de la batterie y compris la pile de « cassés ». Celle-ci était remplie avec tous les restants de papier à cigarette, rognures, cassés et récupération de pâte à la machine à papier.

On ouvrait une bonde au fond de chaque pile et la pâte, ainsi préparée se précipitait par des tuyaux en cuivre dans le cuvier de la machine ; on activait cette descente au moyen du « chasse-pâte » ; c'était un jet d'eau qui nettoyait en même temps la tuyauterie et permettait d'avoir une dilution correcte dans le cuvier.

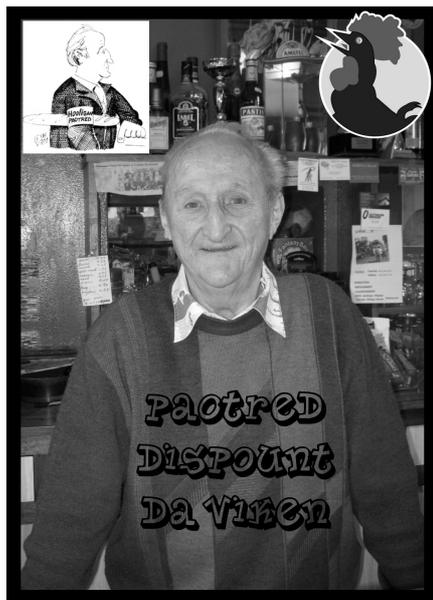
J'appris tout cela en suivant les équipes de travail de jour comme de nuit. Je mis la main à la pâte !

Quel spectacle étrange que ces dizaines de piles ronflant doucement dans la nuit avec leur chargement de pâtes immaculées ! »

[cf. suite de l'article sur le site Grand-Terrier.net en rubrique Odet avec les autres souvenirs d'Odet et de Cascadec en première partie des mémoires]

Fanch Ster, boulanger de la Vallée blanche et goal des Paotred

Fanch, boulonjer e Stang-venn ha Paotred-Dispount da viken



BOULANGERIE FAMILIALE

« Je suis né ici à Stang-Venn à la boulangerie en février 1930, j'aurais donc bientôt 82 ans. Mon père était boulanger aussi et il s'appelait François Le Ster comme moi. Il est allé à la guerre des tranchées où il a été gazé. Il est mort assez jeune en 1937, j'avais donc 7 ans.

Et j'avais 19 ans quand ma mère est décédée, je suis resté seul avec mes deux sœurs. Quand mon père est mort, ma mère et sa sœur ont continué la boulangerie un certain temps après, avec un ouvrier. Elles faisaient la route aussi pour livrer le pain.

Ensuite on a mis la boulangerie en location pendant 9 ans à Jean Philippe. C'est lui qui m'a appris le métier de boulanger, j'ai commencé avec lui. Et j'ai repris l'affaire en 1959, l'année de mon mariage. J'avais 29 ans, j'étais mur ! En semaine je restais à la boulangerie et le samedi soir c'était rare quand je sortais. Je cirais mes godasses de foot, je préparais mes lacets et mon maillot, c'est tout. Par contre le dimanche soir, après les matchs, parfois c'était la fête.

En semaine, il fallait faire le pain, s'occuper de l'épicerie et faire la route pour livrer. Le pain on le mettait au four vers les 11 heures du soir. Je dormais un peu dans l'après-midi et en soirée. Mais dans la nuit on dormait pas au pétrin. On mettait les pains un par un dans le four qui fonctionnait au feu de bois. Et la cuisson durait 3 à 4 heures au moins. A 5H du matin des factionnaires

de l'usine Bolloré s'arrêtaient boire un coup.

Pour livrer, on passait partout, sur la route de Coray, à Squividan, Lestonan, sur Briec à Coat-glaz et au Kreisker. Pour l'est de la commune d'Ergué, c'était Fanch Nédélec, le boulanger du Bourg qui livrait, tous les villages du côté de Kerdévot et Niverrot.

Du temps de mon père la livraison du pain se faisait même à cheval, en charaban. Après il a pris une voiture bien sûr, une « *Chenard et Walcker* ».



Jean Philippe il avait une voiture commerciale. Quand je faisais les tournées avec Jeanine, on avait deux fourgons Peugeot. Moi j'allais sur Briec, je faisais la route de Coray. Jeanine allait plutôt du côté de Quélennec et Lestonan ...



On allait jusqu'à Griffones et Meil-Poull pour livrer le pain et l'épicerie Spar. À la fin on n'allait plus jusqu'au bout du chemin, on déposait les commandes au bord de la route chez Feunteun, dans une lessiveuse. Ils écrivaient leurs commandes sur un papier et on livrait au passage suivant. On allait aussi à Stang-Odet en passant par l'usine, il y avait cinq familles isolées là-bas. »

On ne fait plus de pain à Stang-Venn, mais l'épicerie et le bar sont toujours ouverts. Ce dimanche 23 octobre 2011, Fanch Ster est derrière son comptoir comme d'habitude, et les « clients » viennent en voisins goûter au rosé. Suivant un rituel bien établi, ils réclament un morceau de craie pour inscrire leur pronostic de résultat du prochain match des Paotred-Dispount [1] ...

Fanch Ster nous explique simplement son métier de boulanger à Stang-Venn et sa passion pour le foot.

L'interview terminée, on a conscience qu'il a encore bien d'autres souvenirs à partager, d'autres explications sur le pain au feu de bois, des matchs mémorables à raconter, des anecdotes sur la course cycliste de la vallée blanche, ou à propos des parties de boulen en face du café.

... et en 2013 il sera l'un des héros de la fête du centenaire des Paotred.

[1] Les Paotred-Dispount, en breton « les gars sans peur », sont les joueurs d'une des deux équipes de foot d'Ergué-Gabéric. L'équipe A est actuellement en DSR (Division Supérieure Régionale) de la Ligue de Bretagne. Le 30 octobre 2011 ils ont joué contre Pontivy et ont failli se qualifier pour le 7e tour de la Coupe de France. Avant d'être un club de foot, les Paotred étaient une section de gymnastique créée en 1913, une clique de tambours et trompettes, et un club de tir à la carabine ... Le football sur le terrain de Keranna sera soutenu et financé en partie par René Bolloré, patron de l'usine à papiers d'Odet. À noter que Paotred ne prend pas de s, car en breton la terminaison « ed » indique un pluriel.

CARRIÈRE DE GOAL

« Aux Paotred [1] j'ai commencé à jouer à 16 ans en 1946. On commençait pas plus tôt parce qu'en plus des équipes A et B, il n'y avait pas d'équipes de jeunes. Dès 1946 j'ai joué goal, sauf une fois j'ai joué avant-centre. A la fin de la saison 1949, René Le Du le goal officiel de l'équipe A était blessé et ne pouvait pas jouer pour un des derniers matchs à Quimperlé. Pour le remplacer, il y avait soit Jean Lennon, soit moi.

On allait à Quimperlé en car et on discutait pendant le trajet de l'organisation du match. Au départ d'Ergué c'était moi qui devait jouer goal dans l'équipe A. Arrivé à Bannalec c'était Jean Lennon. Avant d'arriver à Quimperlé, en route, c'était de nouveau moi. Arrivé là-bas c'était Jean Lennon. Un gars du comité qu'on appelait Georges Briquet [2] qui était au comité des supporters avait eu ces paroles, je me rappelle : « Fanch Ster il est plus petit que Jean Lennon », alors que j'étais aussi grand que lui.

J'ai donc joué en équipe B et on avait gagné 8 buts à 1. L'équipe A avait perdu 7 à 1. Énervé de n'avoir pas pu jouer en A, à la saison suivante je suis parti pour une année comme goal dans l'équipe du Bourg, à l'AEG [3] qu'on appelait Union Sportive à l'époque. Voici la preuve : ma licence pour l'année 1949-50.



Les Paotred en première division en 1951-52.

Fanch Ster est debout, le 4e à partir de la gauche.

Je suis revenu aux Paotred l'année suivante en équipe A pour les faire monter en première division de district ! » .

SUPPORTER DÈS 1959

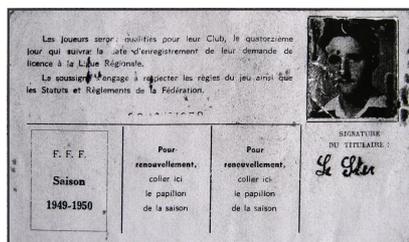
« Jusqu'en 1959, l'année de mon mariage avec Jeanine en février, j'ai joué aux Paotred [1]. J'ai arrêté à la fin de la saison, j'étais toujours le goal de l'équipe A. À un des derniers matchs j'ai été blessé, j'étais par terre, un joueur concarnois m'avait sauté dessus. Heureusement que mon oncle était avec moi avec le fourgon, on a été voir Flavennou, le rebouteux d'Ergué-Armel. Il m'a allongé sur la table, et hop d'un coup il m'a débloqué.

J'ai demandé alors qu'on trouve un autre goal. Et c'est Jean Martin, d'Ergué-Armel, qui m'a remplacé. Après j'ai fait partie du club de supporters. Et depuis je reste toujours chauvin.

En 2013 il y aura le centenaire

des Paotred et on va fêter ça. En 1913 ça s'appelait les chevaliers de Notre-Dame, mais par la suite il n'y a pas eu plus de curés aux Paotred qu'à l'AEG [3]. Aux Paotred il y a eu pendant longtemps un instituteur de l'école laïque dans le comité. Quand on allait quelque-part on nous appelait les « bouffeurs d'hosties », mais il y avait des gens de gauche ici aux Paotred plus qu'au bourg. A l'AEG [3] ils ont eu un vicaire [4] qui était secrétaire.

Depuis quelques années, ici au café, on a mis au point un système de pronostics des résultats de l'équipe A des Paotred [1]. On met 2 euros chacun dans la cagnotte, et on inscrit à la craie son résultat. Celui qui est en tête à la fin de la saison a le droit à un tee-shirt ou un cadeau. Et l'argent récolté sert à organiser une sortie au restau avant le match de fin de saison. S'il reste des sous on fait aussi un barbecue entre nous dans la cabane au fond, on rigole bien. On a commencé à quelques-uns, aujourd'hui on est 18. On ne peut pas prendre plus parce que le car pour aller aux matchs fait 20 places seulement » .



[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en rubrique Mémoires]

- [2] Jean Guéguen, laborantin à la papeterie d'Odet, était surnommé Georges Briquet, du nom d'un journaliste sportif très connu, car il aimait bien commenter les matchs et connaissait bien les résultats de toutes les équipes.
- [3] AEG : Amicale d'Ergué-Gabéric, club de foot baptisé ainsi en 1956. Quand les Paotred se sont installés sur leur terrain à Keranna-Lestonan, l'AEG était considérée comme l'équipe du bourg. Les clubs de l'AEG et des Paotred-Dispoint formaient respectivement à Ergué-Gabéric les camps des « Rouges » et des « Blancs » .
- [4] Marcel Herry, vicaire d'Ergué-Gabéric de 1967 à 1980, né en 1937 à Plouvorn, est décédé début août 2011 à l'âge de 74 ans. Lorsqu'il était en poste à Ergué-Gabéric, il était très proche des jeunes, en proposant notamment des camps et colonies de vacances. Il a été également secrétaire du club sportif de l'AEG.

Extinction de la mendicité à Ergué-Gabéric de 1847 à 1864

Sikourion an Erge-vras evit ar re baour kaezh treu

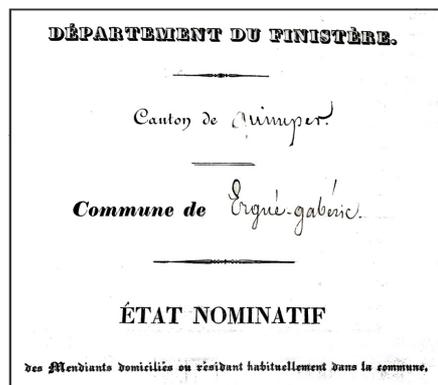


Cette bonne femme était une mendicante professionnelle; elle se chargeait de m'apprendre l'état. Elle indiqua à ma mère comment il fallait confectionner ma besace ... »
Jean-Marie Déguignet, *Mémoires d'un paysan bas-breton*, 1844

Pour compléter les propos de Déguignet, on trouvera ici deux documents, le premier daté de 1847 qui recense nominativement les 29 mendiant(e)s « adultes » de la commune, la deuxième série de documents, également inédits, illustrant la lutte menée de 1858 à 1864 contre la mendicité et la façon dont le maire a exécuté « l'œuvre si éminemment chrétienne et civilisatrice » du préfet de Finistère.

1847, UNE MAJORITÉ DE FEMMES

Sur ce document daté du 20 décembre 1847, conservée aux Archives Départementales du Finistère sous la cote 3 X 34 [1], sont identifiés 29 mendiants "adultes" de la commune (avec mention de l'âge, état marital, invalidité, et enfants éventuels de moins de 12 ans).



En terme de statistiques, on peut noter :

► Une majorité de femmes, à savoir presque 70% des 29 mendiants âgés de plus de 12 ans, et parmi elles la moitié sont veuves.

► De nombreux enfants de moins de 12 ans et de parents mendiants : 37 contre seulement 29 adultes.

► Parmi les adultes, 25% sont déclarés invalides.

► La moitié des adultes sont incapables de travailler, la plupart en raison « d'infirmités qui les rendent impropres à toutes espèces de travaux ».

► La moyenne d'âge est de 51 ans.

Et que penser de l'indigente n° 26 Marie-Louise Lebat qui n'a que quatorze ans ?

► elle « mendie pour nourrir ses frères et sœurs dont elle est le seul soutien ».

► elle est dans « la nécessité... de pourvoir à tous les besoins de quatre frères et sœurs en très bas âge ».

Le comptage supplémentaire des 4 frères et sœurs ci-dessus font un total de 41 enfants de moins de douze ans, ce qui donne un nombre total de 70 personnes touchées par la mendicité.

Dans une étude sur la mendicité en Bretagne au 19e siècle [2], l'auteur estime le nombre de mendiants et vagabonds à 6% de la population en Basse-Bretagne. Les 71 mendiants sur les 2097 habitants d'Ergué-Gabéric en 1847 font un rapport de 3,3%, soit finalement un chiffre relativement modéré.

En 1858 et 1860, les proportions de mendiants par rapport à la population de la commune sont respectivement de 3,6% et de 4,4% : cf chapitre suivant.

N° d'ordre, Noms et prénoms ou désignation des mendiants, Age présumé, Valides, Invalides, Mariés, Célibataires, Nombre d'enfants au dessous de 12 ans (filles, garçons), Profession antérieure, Observations :

1. Hénaff Marie, 45, valide, , , , 2; , journalière-cultivatrice, Veuve
2. Penanguer Marie Jeanne, 40, valide, , , célibataire, 1, , cult.
3. Pennanec'h Marie, 56, valide, , marié, , , , , cult.
4. Diguignet Perrine, 42, valide, , , , 0, 3, cult., veuve
5. Riou Pierre, 19, valide, , , célib. , , , cult.
6. Coatalem Yves, 50, valide, , marié, , 2, 1, cult.
7. Huitric Marie Jeann, 52, , invalide, , célibataire, , , cult.
8. Poriel Charles, 72, , invalide, marié, , , , cult.
9. Barré Marie, 55, , invalide, , célibataire, , , cult., veuve
10. Taridec Marie Anne, 42, valide, , , , , cult., veuve
11. Cloarec Corentin, 67, valide, , marié, , , , cult.
12. Huet Marie Augustine, 13, valide, , , célib.
13. Cornic Marie Anne, 78, , invalide, , , , cult., veuve
14. Guéguen Jean, 30, , invalide, , célib., , , cult.
15. Espern Anne, 50, valide, , mariée, , 1, , cult.
16. Lemoign Jean Marie, 19, valide, , , célib., , , cult.
17. Quilliou Mauricette, 38, valide, , , 2, 1, cult.
18. Niverrot Marie Barbe, 40, valide, , , 2, , cult., veuve
19. Lemoign Allain, 59, valide, , marié, , , , cult.
20. Laënnec Marie Catherine, 69, , invalide, , célib., , , cult.
21. Kernévez Marguerite Marie, 43, valide, , mariée, , 3, 3, cult.
22. Le Poupon Jeanne, 66, valide, , , , , cult., veuve

[1] Documents relevés par Pierrick Chuto, passionné d'histoire régionale avec son premier livre paru en 2010 « Le maître de Guengat, "Mestr Gwengad" » (Auguste Chuto né en 1808, propriétaire-cultivateur, meunier et maire), et le second « La terre aux sabots, "Douar ar boutoù-koad" » (Louis-Marie Thomas cultivateur à Plonéis en Basse-Bretagne de 1788 à 1840) qui paraîtra en mars 2012. À commander / réserver sur <http://www.chuto.fr>.

[2] HAUDEBOURG (Guy), *Mendiants et vagabonds en Bretagne au XIXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, 435 p.

- 23、 Lepape Marie Jeanne, 39, valide, , , célib., 3, , cult., vivant en concubinage
- 24、 Le Feunteun Marguerite, 73, , invalide, , , , cult., veuve
- 25、 Le Nerveat Marguerite, 40, valide, , , célib., , 1, cult.
- 26、 Lebatt Marie Louise, 14, valide, , , célib., , , cult., mendie pour nourrir ses frères et sœurs dont elle est le seul soutien.
- 27、 Cogant Jeanne, 60, valide, , , , , cult., veuve
- 28、 Bleuzen Catherine, 28, valide, , mariée, , 3, , cult.
- 29、 Lescars Marie Jeanne 40, valide, , mariée, , 5, 3, cult.

Totaux. Valides : 22. Invalides : 7. Marié(e)s : 19. Célibataires : 10. Filles au-dessous de 12 ans : 29. Garçons au-dessous de 12 ans : 8. Veuves : 9.

Aucun des individus compris au présent tableau ne peut être réputé mendiant de profession.

Leur état de mendicité est cependant habituel en ce qui concerne quatorze d'entre eux, et provient : pour celui n° 29, de son inconduite qui le fait repousser de toutes les exploitations où il pourrait trouver du travail ; pour le n° 26, de la nécessité où il se trouve, quoiqu'encore bien jeune, de pourvoir à tous les besoins de quatre frères et sœurs en très bas âge ; pour les n°s 5, 12 et 16, de ce que leurs forces physiques ne sont point encore assez développées, et pour les numéros 7, 8, 19, 12, 20, 22, 24 et 27, d'infirmités qui les rendent impropres à toutes espèces de travaux.

Quant à ceux portés sous les numéros 1, 2, 3, 4, 6, 9, 10, 15, 17, 18, 19, 21, 25, 28 et 29, ils ne mendient qu'accidentellement, attendu que tous trouvent à s'occuper aux travaux de la récolte pendant plus d'un mois de janvier, juin et que chacun d'eux y apporte plus ou moins d'aptitude ou de bonne volonté.

Arrêté en Mairie à Ergué-Gabéric, le 20 xbre 1847, Le Maire, Nédelec.

1858-1864, EXEMPLE POUR QUIMPER

La série ci-dessous de documents datés de 1858 à 1864 [1], conservée aux Archives Départementales du Finistère sous les cotes 3 X 40 (1858) et 3 X 41 (1860, 1862, 1864), illustrent les effets d'une politique préfectorale dans une commune rurale dont le maire s'applique à bien exécuter cette

« œuvre si éminemment chrétienne et civilisatrice ».

Les mesures organisées pour supprimer la pratique de la mendicité sont les suivantes :

► Les consignes municipales sont données et contrôlées par les services de la préfecture, et en l'occurrence par le préfet en personne, le baron Charles Richard [3], qui attache une grande importance à son « œuvre d'extinction de la mendicité ».

► Les bienfaiteurs et généreux donateurs de la commune sont invités à verser une cotisation qui alimente la caisse de bienfaisance en faveur des indigents.

► Tous les ans un recensement des indigents est effectué, à savoir d'une part les enfants de moins de 12 ans (au nombre de 40 en 1858 et 47 en 1860), et d'autre part les adultes (40 en 1858 et 53 en 1860).

► Ensuite tous les enfants de moins de 12 ans qui ne vivent que de mendicité sont placés chez des bienfaiteurs où ils sont logés et nourris.

► Les adultes sont classés en deux catégories : la première concernant les plus nécessiteux bénéficie d'une allocation (aumône) versée par la commission de bienfaisance, la seconde est prise en charge ponctuellement par le bureau de bienfaisance.

► En enfin, en 1862, après plusieurs années de fonctionnement du programme de bienfaisance, le préfet demande à passer à une étape dite de « répression » : la commune d'Ergué-Gabéric sera la première de son arrondissement à créer un interdit de mendicité, dont l'affiche sera communiquée par le préfet à titre d'exemple aux autres 8 villes et communes voisines, Quimper y compris.



Extinction de la mendicité.

15 mars 1862.

Commune d'Ergué-Gabéric.

Maires de Quimper, Ergué-Armel, Kerfeunteun, St-Evarzec, Coray, Bric, Elliant, Rosporden.

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire de l'arrêté pris par M. le Maire d'Ergué-Gabéric pour interdire la mendicité dans sa commune.

Je vous prie, M. le Maire, de donner la plus grande publicité à cet arrêté.

Je recommande à votre attention toute particulière les mesures adoptées dans la commune d'Ergué-Gabéric. Ce qui s'est fait dans cette commune peut évidemment se faire avec le même succès dans celle que vous administrez, et je compte sur tous vos efforts, sur tout votre dévouement pour la faire jouir bientôt des avantages de l'œuvre, éminemment utile, que nous avons entreprise.

Charles Richard [3]

[cf. article complet sur le site GrandTerrier.net en Fonds d'archives]

[3] Le baron Charles Richard, originaire de Toulouse, fut préfet du Finistère de 1848 à 1868.

La plaque inaugurale de la manufacture d'Odet en 1822

An aotrou Le Marié e-pad an igorinigezh ar veil paper e 1822



Celui qu'on appelait An Aotrou Le Marié, était l'un des plus fins papetiers de France, presque l'égal de ses amis, les Montgolfier » Abbé André-Fouët (Discours des Fêtes du Centenaire, page 4).

Il était le vrai et seul fondateur de cette papeterie dont on posa la première pierre le 19 février 1822. En 2022 aura-t-on oublié que 200 ans plus tôt, ce n'est pas un Bolloré qui créa l'entreprise familiale ?

La réponse est précisément dans le texte de la plaque inaugurale de plomb qui était, dit-on [1], placée naguère à l'entrée de l'usine. Nous proposons ici le texte historique originel, et non pas la version falsifiée insérée dans certaines biographies.

Les fondateurs de 1822 étaient au nombre de trois : un entrepreneur d'origine normande, Nicolas Le Marié, un mécanicien anglais, Thomas Doidge, et un maître-maçon morbihanais, Jean-Marie Josset.

Nicolas Le Marié consacra plus de 30 ans à diriger et développer sa papeterie. Quand, dans les années 1860, il perd ses facultés suite à une mauvaise chute, son beau-frère Guillaume, dit Bolloré aîné, est associé à l'administration de l'usine. Ensuite quatre générations de Bolloré se succéderont à la tête de l'entreprise.

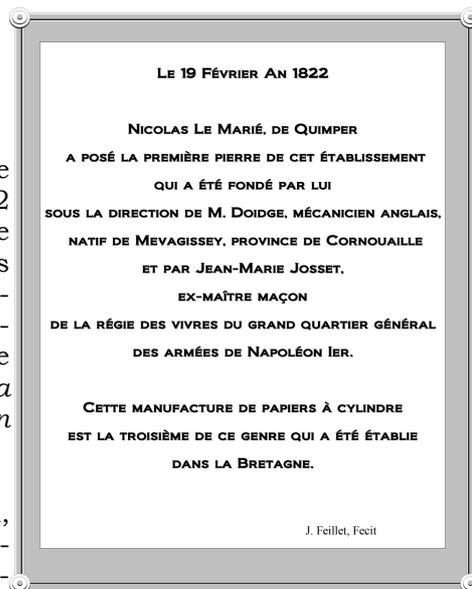
MULTIPLICATION DES PLAQUES

La plaque fit l'objet d'une toute première mention en 1922 dans une publication intitulée « Papeteries d'Odet, discours des Fêtes du Centenaire (1822-1922) » prononcé par l'abbé André-Fouët, en dernière page avec comme titre « Copie de la plaque commémorant la création de l'usine. ».

En dessous de la transcription, après la signature de l'entreprise (J. Feillet) qui réalisa la plaque, probablement en plomb, l'auteur ajoute une note : « François Le Marié père et Guillaume Bolloré ont aussi contribué, par leurs conseils, à la création de cet établissement ».

Le texte ci-contre est très clair : Nicolas Le Marié, l'ami des papetiers d'Annonay (Ardèche) [2], est bien le vrai créateur et fondateur de la manufacture de papiers d'Odet, assisté d'un ingénieur mécanicien et d'un maître-maçon.

La falsification documentaire se produisit en 1930 dans le « Livre d'or des papeteries » édité par René Bolloré qui introduisit un pluriel dans la première phrase : « Nicolas Le Marié et R.-G. Bolloré, de Quimper ont posé la première pierre de cet établissement qui a été fondé sous la direction de M. Doidge ... ». Comme s'il était devenu impératif d'accoler le nom de



Bolloré à la fondation pour redorer l'image d'entreprise familiale.

À partir de là, deux versions ont été reprises dans les biographies et ouvrages savants. Quand, en 1979, Gwenaél Bolloré publie et introduit les récits de « voyages en Chine et autres lieux » de son arrière grand-père Jean-René, il insère la vraie transcription de 1922, ce qui n'est pas étonnant car, au-delà des intérêts familiaux, il avait le recul et les connaissances d'un véritable historien.

Par contre, dans les biographies plus récentes [3], on retrouve la fausse transcription de 1930 qui voudrait renforcer l'idée d'une présence permanente des Bolloré dès la création de la manufacture de papiers.

[1] Dans l'ouvrage « BOLLORÉ Jean-René - Voyages en Chine et autres lieux », Gwenaél Bolloré écrit page 27 : « comme le montre le texte que l'on pouvait lire sur une plaque de plomb naguère placée à l'entrée de l'usine ».

[2] Les deux frères Pierre et Etienne Montgolfier sont célèbres pour avoir mis au point la montgolfière avec laquelle ils firent leurs premières ascensions en 1782-83. Leur père était un fabricant de papier de Vidalon-lès-Annonay en Ardèche, dont la manufacture familiale est réputée dans toute l'Europe. Étienne se consacra à l'entreprise familiale, dont il devient propriétaire en 1787. Il introduisit en France les procédés hollandais dans le domaine de la papeterie ainsi que la fabrication du papier vélin. En 1801, c'est Barthélémy Barou de la Lombardièrre de Canson, gendre d'Etienne de Montgolfier, qui lui succède, donnant ainsi à la lignée papetière le nom sous lequel elle passera à la postérité. Etienne de Montgolfier étant décédé en 1799, c'est probablement avec la famille de Canson, héritière des Montgolfier, que Nicolas Le Marié se lia d'amitié dans les années 1822-34.

[3] Voir par exemple BOTHOREL (Jean), Vincent Bolloré, une histoire de famille [De l'usine de papier d'Ergué-Gabéric en 1822 au tycoon du XXI^e siècle], Jean Picollec, Gémenos, 2007, ISBN 2-86477-229-9

LES INGÉNIEURS

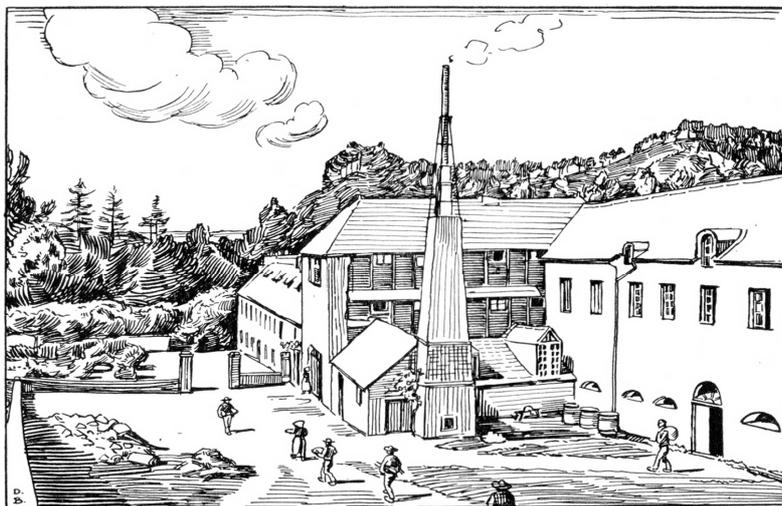
La formule « a été fondé par lui » laisse à penser que la plaque fut créée du vivant de Le Marié, voire même avant son accident en 1861. Et c'est d'autant plus vraisemblable qu'il contient ensuite un vibrant hommage à ses deux principaux collaborateurs des premières années qui l'ont aidé à construire l'usine.

Le premier d'entre eux est anglais. Thomas Doidge est né en 1794 à Mevagissey en Cornouaille britannique. Il restera au moulin d'Odet avec son épouse Mary Williams au moins jusqu'en 1827. Les naissances de deux enfants sont déclarées en 1825 et 1827 dans les registres d'état-civil de la commune d'Ergué-Gabéric. Le mécanicien ne connaîtra sans doute pas l'arrivée des machines d'Annonay en 1834. Par contre, dès 1822, il était en charge de la technique des piles et cylindre pour la préparation de la pâte à papier.

Jean-Marie Josset est né le 26/03/1788 à Guillac dans le Morbihan. Il sera Maître Maçon de la Régie de Vivres du Grand Quartier Général des Armées de Napoléon 1er. Il sera chargé de construire les premiers bâtiments de l'usine à papier. Par contre il ne s'établira pas à Odet, car dès 1823-25 il doit restaurer et reconstruire la partie nord de la nef et la partie sud de l'église paroissiale Saint-Pierre de la commune de Plérin-sur-Mer.

BELLE-FAMILLE BOLLORÉ

Quand et comment la famille Bolloré s'est-elle impliquée dans la marche de l'entreprise de Nicolas Le Marié ? A priori pas avant la fin des années 1850.



ODET. L'ANCIENNE USINE

Le premier d'entre eux est certes Jean Guillaume Bolloré, beau-frère de Nicolas. En effet la sœur de ce dernier, Marie-Pauline, s'est mariée en 1819 en secondes noces avec Guillaume Bolloré. Jean-Guillaume est négociant et directeur d'une fabrique de chapeaux à Quimper-Loctmaria où il a jusqu'à 25 ouvriers. En 1816, avec sa première femme, il met en nourrice une enfant à Kerurvois-Bas-Ergué en Ergué-Gabéric. A noter que Kerurvois est moins proche d'Odet que de Quimper où il réside. En 1836 il n'est toujours pas domicilié sur Ergué-Gabéric, alors qu'en 1838 il déclare y habiter [4].

Dans les archives de la papeterie on ne trouve pas de traces d'activité des Bolloré pendant toutes les années actives de Nicolas Le Marié. Ce dernier est le maître à bord. En 1856 le maire écrit encore : « *Comme monsieur Le Marié est absent depuis plusieurs jours, il m'a été impossible jusqu'ici de vous faire parvenir les renseignements ...* ».

Par contre en 1859 dans un document de demande de construction d'un pont à Odet [5], à côté de la signature du maire, de celle de Nicolas Le Marié, on trouve la griffe de "Bolloré aîné" qui n'est autre que le beau-

frère Jean Guillaume.

Dès lors, et surtout après la chute de Nicolas Le Marié en 1861 et la réduction de ses facultés intellectuelles, les Bolloré vont prendre plus d'importance dans la vie de l'entreprise. Jean Guillaume qui a 73 ans en 1861, va passer la main à Jean-René Bolloré qui est à la fois son gendre et son neveu. En effet Jean-René, médecin chirurgien de la marine, est fils de René-Corentin, le frère de Jean-Guillaume, et il a épousé en 1847, Eliza Bolloré, sa cousine germaine et fille de Jean-Guillaume.

L'entreprise passe à cette date, en 1861, dans les mains de 5 générations successives de Bolloré.

DES CYLINDRES

Sur la plaque inaugurale il est précisé que la papeterie d'Odet est la 3^e manufacture de papiers à cylindre établie en Bretagne.

Deux premières questions doivent être formulées :

- ▶ Que représente précisément la technologie du cylindre ?
- ▶ Quelles sont les deux autres manufactures bretonnes ?

[4] Cf Inventaire fait à Douanenez des époux René-Corentin Bolloré et Marie-Anne Rochedreux, document cité et transcrit par Gwenaél Bolloré dans le livre « BOLLORÉ Jean-René - Voyages en Chine et autres lieux ». Le document conservé aux A.D.L.-A. a été découvert et communiqué par Jean-Jacques Pères.

[5] Cf document GrandTerrier « 1859 - Construction du pont entre Odet et Brie ».

Le cylindre est en l'occurrence le cylindre en fonte placé au fond d'une cuve et muni de lames transversale. Ce système de pile défileuse fut un grand progrès dans la fabrication du papier car il permettait de raffiner le chiffon en une dizaine d'heures, alors que le défibrage à l'aide de piles à maillet nécessitait 30 à 40 heures. Avec les piles à cylindre on pouvait produire beaucoup de pâte, et donc plus de papier.

Les cylindres ou rouleaux sécheurs seront également intégrés dans les machines à papier qui arriveront plus tard. Nicolas Le Marié achètera sa première machine des usines

d'Annonay, ville des papetiers Montgolfier [2]. Ce système de toile et rouleaux remplacera définitivement le travail à la cuve et le séchage aux perches.

Nous ne savons pas exactement quels sont les deux sites papetiers qui ont adopté les piles à cylindres avant Le Marié à Odet en 1822.

Éliminons d'abord les sites qui sont plus récents : Belle-Isle-sur-Terre (usine à papier Vallée créé en 1855), Cascadec en Scaër (fondé en 1830), Kerisole en Quimperlé (développé par les Mauduit à partir de 1855).

Les grands sites susceptibles

d'être caractérisés de manufacture à cylindre avant 1822 sont les moulins de Quintin dans les Côtes-du-Nord (en 1828 ils consomment 65 tonnes de chiffons pour 3000 rames par an), la papeterie de La Meaugon (en 1844 ils produisent 1900 rames avec 35 tonnes de chiffons), et celle du Cosquer (en 1812 ils produisent 2600 rames avec 40 tonnes de chiffon). À titre de comparaison, à Odet, en 1828, avec 90 tonnes de chiffons on fabriquait 3456 rames de papier blanc et 4218 rames de papiers gris [6].

[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en Mémoires des Papetiers]

Souvenirs de poilus, prisonnier évadé ou fourrier en campagne

Sonjoù-kozh deus ar brezel diwezhañ e 1915-1919

En septembre 1916 dans l'Ouest-Eclair, deux entrefilets relatent le retour au pays d'un prisonnier de guerre qui s'est évadé de son camp en Allemagne. La deuxième évocation est celle du brigadier fourrier Pierre Tanguy, futur maire d'Ergué-Gabéric (de 1929 à 1945), par la lecture attentive de son cahier de campagne de 1915 à 1919.

L'ÉVASION D'UN GABÉRICOIS

Il s'agit de René, l'un des fils Morvan de la ferme de Kernilis, qu'il tient avec son frère Alain depuis 1908. D'après l'article du 20 septembre, René Morvan



était incorporé dans le 2^e (corps d'armée) colonial, et il fut fait prisonnier au début du conflit, en août 1914. Après son retour d'évadé il repartira au front avec son régiment. Après guerre il continuera à exploiter la ferme de Kernilis avec son frère Alain et sa sœur Marie-Renée jusqu'en 1941.

Dans le premier entrefilet, sa lettre de témoignage et remerciement à « l'œuvre du paquet du prisonnier » de Quimper est relativement précise sur le sujet de la nourriture dans les camps : « les rations sont très minimes. Le café est fait avec de

l'orge grillé ; la soupe de maïs et de l'orge ; des œufs de poisson qui sont immangeables. 300 grammes de pain par jour et par homme. Ils donnaient aussi un peu de pommes de terre, mais le plus souvent, c'était remplacé par des betteraves et des navets ».

Les camps qu'il a fréquentés sont d'une part Krefeld [7], normalement réservé aux officiers, et Friedrichfeld-bei-Wesel [8]. Les deux lieux sont situés en Rhénanie du Nord (Westphalie), pas très loin de la frontière avec les Pays-Bas.

[6] Cf document GrandTerrier « 1825-1860 - Relevés de production de la papeterie d'Odet ».

[7] Krefeld (Krefeld) sur le site <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr> : camp principal pour officiers et détachement de travail, situé en Rhénanie, au Nord-ouest de Düsseldorf.

[8] Friedrichsfeld sur le site <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr> : Camp principal de prisonniers de guerre situé dans la région de Rhénanie du Nord-Westphalie, à proximité d'un village nommé Wesel, au Nord de Duisburg et Köln (Cologne), à proximité de la frontière Hollandaise, le camp dispose d'un lazarett et d'une chapelle. Ouvert dès 1914. De nombreux prisonniers proviennent de l'A.O.F. et du Maghreb, présence de quelques prisonniers civils, une partie de la garnison de Maubeuge y est également détenue, (les prisonniers de la garnison de Maubeuge, rassemblés à Rousies, ont été dirigés sur plusieurs camps, dont celui-ci). Dans une de mes lectures, il est fait mention des prisonniers de guerre des sept nations européennes, quelles sont-elles ? Y a-t-il un journal qui paraît dans ce camp et qui serait nommé "La Baraque" ? Ce camp est traité de "dépôt-type" par les délégués du Gouvernement Espagnol, et "camp modèle" par les Allemands, je n'ai pas encore trouvé ce que cache cette mention ! Ce camp semble être bien organisé, il s'y trouve des parisiens qui semblent avoir créé : l'Amicale des Parisiens captifs de Wesel Friedrichsfeld "La Baraque". Présence également d'un Comité d'Initiative et de bienfaisance.



ÉVADE D'ALLEMAGNE. — Une heureuse mère, c'est celle qui, tout récemment, a vu revenir à la ferme de Kernilis, en Ergué-Gabéric, son fils René, prisonnier en Allemagne depuis 23 mois. René Morvan, qui appartenait au 3^e colonial, avait été fait prisonnier au début de la guerre. Après avoir été dans plusieurs camps, il fut envoyé travailler la terre dans une ferme. Il y était depuis 4 mois, ayant pour compagnon un Breton des Côtes-du-Nord, Le Moal, de Pomerit-le-Vicomte. Ce camarade avait partagé son sort et sa vie pendant 23 mois. Tous deux se concertèrent et, un beau jour, à l'heure de midi, pendant le repas de leurs gardiens, ils partirent au pas gymnastique. Ils eurent une première alerte, car ils furent aperçus par un journalier allemand qui s'en allait chez lui et leur dit de s'en retourner. Cela ne fit qu'accélérer leur course. Vers 2 heures nos deux prisonniers allaient se reposer dans un champ d'avoine, en ayant bien soin de faire disparaître les traces de leur passage. Le soir ils se mirent en route et marchèrent jusqu'à l'aube. Une seconde journée fut encore consacrée au repos et la nuit suivante ils marchèrent de nouveau. Cette marche dans les ténèbres, ils la faisaient souvent en rampant. Ils durent franchir des fils de fer barbelés ayant plus de 2 mètres de hauteur ; ils traversèrent plusieurs marais et une rivière à la nage. Enfin, le lendemain, ils aperçurent un jeune homme qui travaillait aux champs et qui voulut fuir à leur vue. Ils n'avaient certes pas bonne mine, les pauvres prisonniers, avec leurs habits déchirés et couverts de vase. Cependant ils réussirent à aborder le jeune homme auquel ils demandèrent en allemand si son père était mobilisé. Le jeune homme répondit que son père n'était point mobilisé, car il se trouvait en Hollande. A ce mot de Hollande les deux prisonniers respirèrent à l'aise. Ils furent accueillis dans une ferme où deux instituteurs du pays vinrent s'expliquer avec eux. De là ils furent conduits à un poste militaire et rapatriés par les soins du consulat.

Le soldat René Morvan, après quelques jours de permission, vient d'être rappelé à Brest. Nous l'avons entendu raconter son évasion et c'est son récit que nous avons transcrit.

À Friedrichfeld [8] René Morvan travaille dans une ferme, d'où il décide de s'évader, comme nous le raconte le journaliste qui l'avait interviewé à Kernilis :

► Avec un compagnon breton des Côtes-du-Nord, ils profitent de la pause de midi pour décamper au pas de gymnastique.

► Se reposant le jour, ils marchent pendant deux nuits : « Cette marche dans les ténèbres, ils la faisaient souvent en rampant. Ils durent franchir des fils de fer barbelés ayant plus de 2 mètres de hauteur ; ils traversèrent plusieurs marais et une rivière à la nage. ».

► Était-ce le Rhin ou l'un de ses nombreux affluents de la région ?

► La frontière hollandaise au nord du camp était certes plus proche, mais il est vraisemblable qu'ils aient plutôt pris la direction de l'ouest, soit une distance de 80 kilomètres au minimum.

► Et là au petit matin, ils demandent en allemand à un jeu-

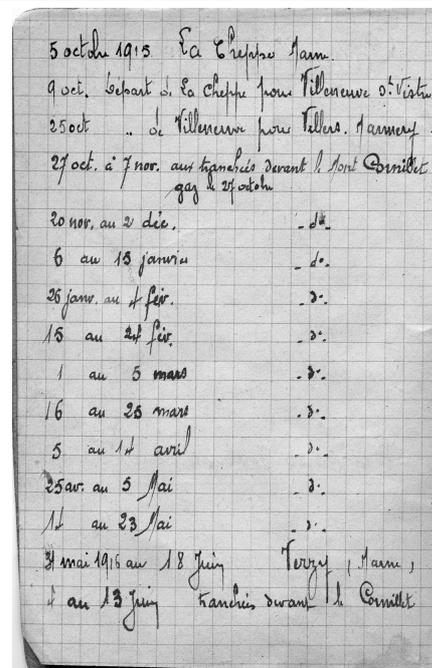
ne homme si son père est mobilisé dans l'armée allemande. La réponse les rassure : « Son père n'était point mobilisé, car il se trouvait en Hollande. ».

► Conduits à un poste militaire ils seront rapatriés tous deux en Bretagne « par les soins du consulat ».

CAMPAGNE D'UN BRIGADIER FOURRIER



En 1915 Pierre Tanguy, futur maire d'Ergué-Gabéric, est brigadier fourrier [1] à la 5^e compagnie du 12^e régiment des cuirassiers connu pour avoir incorporé



également l'écrivain Louis-Ferdinand Céline [2]. Chargé du ravitaillement il sera en campagne d'octobre 1915 à mai 1919, de la Marne jusqu'en Allemagne, en passant par les Ardennes, comme en atteste son carnet militaire, tenu scrupuleusement avec indication de tous ses déplacements, batailles, permissions ...

Pierre Tanguy et son régiment de cuirassés se sont énormément déplacés pendant les 4 années de conflit, à pied essentiellement, et quelquefois en camion ou train, ces derniers déplacements étant notés « embarquements / débarquements ». Ils feront les tranchées et les camps de la Marne, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, Meuse, Nord, Belgique, Luxembourg, Allemagne ...

Notre soldat gabéricois, pendant sa campagne de 43 mois, aura le droit à seulement 4 périodes annuelles de repos ou permission : 7 jours après Noël 1916, 10 jours de repos en août 1917, 14 jours en septembre 1918, 1 mois en décembre 1918, 1 mois en avril 1919.

[1] Fourrier : sous-officier chargé de la distribution des vivres et des équipements, du campement et du couchage des troupes. Source : Trésor de la Langue Française.

[2] L'écrivain Louis Destouches, alias Louis-Ferdinand Céline, fut incorporé en 1912 dans le 12^e régiment des cuirassiers stationné à Rambouillet. Une blessure dans les Flandres, en 1914, lui vaut la médaille militaire et une invalidité à 70 %. Il est cité dans l'ouvrage « Historique du 12^e Cuirassiers durant la guerre 1914-1918. », s.l.n.n.d. (ca 1920), plaquette format 21,5x13,5cm, 72 pages, quelques cartes hors-texte.

Les périodes en lère ligne face à l'ennemi, dans les tranchées, attaques et retraites, sont notées de couleur rouge dans son cahier de campagne, et on y trouve entre autres :

Prise du Mont Cornillet

Important site français de combats de la Première Guerre mondiale, en Champagne. Cette position stratégique était occupée dès la fin de la première bataille de la Marne par les Allemands. Jusqu'en avril 1917 les Français lancent sans succès des offensives pour prendre le Mont. Ils en lancent un nouveau le 20 mai, et un bombardement d'artillerie intensif dévaste les lignes allemandes. Pierre Tanguy y est du 27 octobre 1816, jour où il évoque un gazage, jusqu'au 13 juin 1917, et participe donc à la prise du Mont.

Défense du fort de la Pompelle

Clef de voûte de la défense de la ville de Reims et lieu de combats acharnés entre 1914 et 1918, le Fort de la Pompelle abrite aujourd'hui un musée évoquant la vie quotidienne dans les tranchées. Désarmé en 1913, le fort est occupé sans combat par les Allemands. C'est seulement après la victoire de la Marne qu'il sera reconquis par des soldats français le 24 septembre 1914. Cent quatre-vingts régiments vont se succéder pour défendre le fort jusqu'aux derniers bombardements en 1918. Pierre Tanguy y est du 5 mai 1917 au 16 janvier 1918.

Offensive de St-Pierre-Aigle

Le 27 mai 1918, le général Lunderdorff lança une offensive foudroyante sur le Chemin des Dames. En peu de temps, Soissons est pris et les Alle-

mands arrivent sur la Marne. En juin, de durs combats opposeront les Alliés à ces derniers et le 18 juillet verra le début de la contre-offensive victorieuse alliée. Il est gravé sur le monument commémoratif de St-Pierre-Aigle : « *A la gloire des soldats français et alliés qui ont combattu victorieusement sur ce plateau du 29 mai au 25 juillet 1918* ». Pierre Tanguy est du 10 au juin 1918 dans les carrières de St-Pierre-Aigle, avec une « *attaque* » le 12.

Après l'armistice du 11 novembre, Pierre Tanguy reste incorporé dans son régiment qui poursuit sa progression vers l'Allemagne, jusqu'aux environs de Mayence, en passant par la Belgique et le Luxembourg. Après sa dernière permission en avril 1919 il est de nouveau réincorporé.

[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en rubrique Reportages]

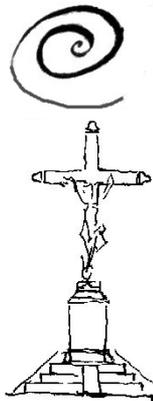
1636, cession du village de Bohars entre 2 hobereaux voisins

Daou tudchentil hag ur gêr e Botgarz evit arc'hant bras

Quatre documents du 17^e siècle très bien conservés, issus d'archives familiales, impliquant deux personnalités nobles de la commune, Guy Autret de Lezergué et Alain de Kersulgar de Mezanlez, qui signent un contrat d'acquêt concernant le village de Boharz.

La trace d'un double sceau de cire est toujours visible sur le document de 1638 relatant la proclamation des bannies [1] par le sergent royal général d'arme

Les documents étudiés sont extraits du fonds d'archives familiales « Le Roux-Cuzon » pour les villages de Kerellou et de Bohars.

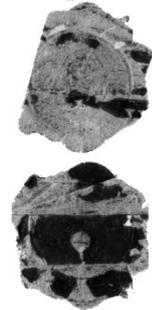


CHEFRENTÉ

En septembre 1636, Guy Autret, seigneur de Missirien et de Lezergué, fait l'acquisition du village de Bohars (écrit Botgarz) dont les droits de chefrenté [2]

Etadien Bossu Sergent Royal
général d'arme de Bretagne résidant constamment à Rennes
certificat qu'à la requête de Messire Guy Autret Chevalier

Sur la grande croix du cimetière
accoustumé à faire les bannies,
j'ay publié à haute voix
en vulgaire langage breton
et français



détenus par Alain de Kersulgar, sieur de Mezanlez, lui sont cédés. En contrepartie d'un surplus du montant de la vente, l'acheteur va s'engager sur le paiement d'une rente annuelle constituée [5] sur son manoir de Mezanlez.

[1] Bannie, s.f. : proclamation publique d'un ordre, d'une défense, d'une vente ; source : cahiers de doléances AD29. Proclamation par laquelle un seigneur a droit d'assujettir ceux qui sont dans l'étendue de sa seigneurie d'utiliser son four ou son moulin ; source : Dictionnaire du Moyen Français. Proclamation, publication, criée d'une adjudication, d'un prix, d'une vente, d'une vente forcée ; source : DMF.

[2] Chefrenté, s.f. : rente perpétuelle payable en argent ou en nature au seigneur suzerain par le détenteur d'un héritage noble. La chefrenté était en principe immuable. Source Yeurch/histoirebretonne

La première constatation porte sur les conditions dans lesquelles ce contrat d'acquêt est annoncé officiellement aux habitants d'Ergué-Gabéric. Un sergent royal général d'armes se déplacent par 6 fois à la sortie des grands messes du dimanche et, perché sur les marches du calvaire du cimetière près de l'église, il fait sa proclamation : « *Estant sur la grande croix du cimetière lire accoustumé à faire les bannies , [...] j'ay publié à haute voix en vulgaire langage breton et françois la tenneur du contract d'aquest* ».

Outre les deux langues dites vulgaires, le breton et français, on remarquera les termes de « *bannies* » relatives à ces proclamations et expliquant l'origine de la formule de « *publication des bans* ».

La seconde lecture des documents est relative aux protagonistes : Jan Le Masson, détenteur en domaine congéable du village de Bohars ; Guy Autret le Lezergué, l'acquéreur et prêteur ; les Kersulgar de Mezanlez, les vendeurs et emprunteurs.

JAN LE MASSON

Le convenancier [3] ou détenteur du village de Boharz est en 1636 Jan Le Masson qui, contre le droit d'exploiter les terres qui appartiennent au seigneur local, doit payer une rente annuelle appelée « *chefrente* » [2]. La domaine est dit congéable car les édifices sont concédés en propriété aux domaniers par le propriétaire foncier qui peut, en fin de bail, congéer ou congédier les domaniers, en leur remboursant la valeur des édifices.

La chefrente de Bohars doit se régler à la Saint Michel, c'est-à-dire le 29 septembre, et est payable en nature, à savoir une trentaine de boisseaux de froment, autant en seigle, un peu plus en avoine, et quatre jeunes coqs châtrés, avec l'obligation d'utiliser le moulin noble de son seigneur.

GUY AUTRET

Guy Autret de Missirien, seigneur de Missirien, Lesergué, Kergoz, etc., est né vers 1599 à Lezoualc'h en Goulien et mort à Paris le 3 avril 1660. Guy Autret laissa à son frère Yves le manoir et le titre de Lezoualc'h et préféra s'établir à Lezergué en Ergué-Gabéric, héritage par alliance de son arrière-grand-père Jean Autret mariée à une Marie de Coatanezre (blason aux trois épées d'argent). Du côté de sa mère, Gilette du Plessis (descendante également des Coatanezre) il prit le titre de Missirien en Kerfeunteun.

En 1635-40, la situation financière de Guy Autret est bonne, il rachète plusieurs manoirs et villages gabérisois, dont Kerfrez et Bohars. Le montant de l'acquisition du village de Bohars, précédemment propriété d'Alain de Kersulgar, se monte à 741 livres tournois [4]. Guy Autret entame également une procédure afin de faire ériger ses terres en vicomté et de restaurer ses prééminences.

ALAIN KERSULGAR

Les Kersulgar détiennent le record de temps de présence sur le sol gabérisois : sept générations se sont succédées de 1426 à 1668 au manoir de Mezanlez. Un mystère persiste sur

le lieu d'origine de cette famille. Dans l'armorial de Potier de Courcy on lit bien « *Kersulgar (De), Seigneur dudit lieu, et de Mezanlez, par. d'Ergué-Gabéric* ». Était-ce le lieu-dit éponyme de la commune du Drennec ?

Les annotations des documents nous permettent de situer le décès d'Alain de Kersulgar vers 1645, car en 1638 il comparait en personne avec son fils François, et en octobre 1645 c'est le fils uniquement qui se présente devant le notaire de la cour de Quimper-Corentin.

En 1636 la situation financière d'Alain de Kersulgar n'est pas florissante, il doit céder à son voisin Guy Autret la propriété du village de Bohars et contracter auprès de lui un emprunt sous forme de rente « *constituée [5] sur les biens meubles et immeubles* » du manoir et de la métairie de Mezanlez ». Cette rente, vraisemblablement en contrepartie d'une avance de 700 livres, se monte à 43 livres et 15 sous tournois [4].

En pleine guerre européenne de Trente Ans, le système de rente constituée était le seul recours possible au crédit et du fait de la réévaluation de la livre tournois en 1636 de nombreux possédants comme les Kersulgar l'ont utilisé. Dans la seconde moitié du 17^e siècle, Mazarin et Colbert vont s'attacher à favoriser les rachats de rentes constituées pour faire baisser les taux d'emprunt et atténuer le poids économique des rentiers.

[cf. article complet sur le site GrandTerrier.net en Fonds d'archives]

[3] Convenant, s.m. : qualifie un bail dans lequel le preneur acquiert la propriété des bâtiments qu'il a construits et des plantations qu'il a faites. Synonyme de bail à domaine congéable. Convenancier (ère), adj. : qui est relatif au bail à convenant ou congéable.

[4] Tournois, thournois, adj. : désigne la monnaie de l'Ancien Régime frappée en argent, un sol valant un vingtième de la livre tournois. Le sol est lui-même subdivisé en 12 deniers. La livre tournois fut d'abord utilisée avant le 13^e siècle à l'abbaye de Saint-Martin de Tours où l'on frappait des deniers dits "tournois". Source : Wikipedia.

[5] Rente constituée, g.s.f. : appelée aussi constitution ou constitut, ce système s'est développé en France aux XVII^e et XVIII^e siècles pour pallier l'absence de système de crédit bancaire, la religion catholique interdisant de toucher des intérêts. La rente payée par l'emprunteur est changeable, garanti par un bien immobilier, remboursable par anticipation, et soumis à saisie au premier incident de paiement. Source Wikipedia

Souvenirs villageois et écoliers de Lestonan en 1939-40

Leston' gwechall war dreuzoù ar brezel 39-45



Deux évocations de cette année charnière à Lestonan, la première constituée par un compte-rendu de presse sur la fête estivale de Lestonan, la seconde présentant les souvenirs d'une écolière de 8 ans de passage chez sa tante à l'école communale.

FÊTE ANNUELLE VILLAGEOISE

La fête de Lestonan fut créée et lancée par Jean Lazou [1], instituteur à l'école communale depuis 1925. Lors de la fête du 2 juillet 1939 il est toujours dans le comité d'organisation, assisté de Jean-Pierre Quéré, patron du café-commerce et salle de bals de Lestonan, et Yves Pennanguer, employé à la Papeterie d'Odet.

L'engagement politique et social comme membres du parti communiste de Jean Lazou et de son épouse (également institutrice à Lestonan) aura marqué les habitants du quartier de Lestonan en cette période difficile d'avant-guerre.



Rare photo (un peu floue) du couple Lazou, en visite à Congallic

Comme on peut le lire dans les colonnes de l'Ouest-Eclair, le clou de cette fête en 1939 est le concours agricole avec les incontournables bêtes à cornes et les lapins, mais aussi les prix pour les meilleurs cidres et beurres. Pour le cidre le journaliste note : « Les échantillons présentés étaient de qualité supérieure doux et pétillant à souhait comme doit l'être le cidre de Cornouaille ». C'est René Beulz de Pennanec'h qui emporte le premier prix.

Et pour le beurre, seule récompense octroyée aux femmes, le jury ne pourra départager les nominées tellement « les échantillons présentés impeccablement, étaient parfaits de couleur et au goût délicieux ».

Malgré l'imminence de la déclaration de la guerre, « la journée se termina sur une impression très nette de joie, de gaieté et de plaisir ».

Ergué-Gabéric. La fête de Lestonan

Palmarès du concours agricole :

RACE BOVINE

Vaches - Armoricaines de 1 à 2 ans :
1. Huitric, Kervréin. 60 fr.

Armoricaines de 2 ans et plus 1.
Huitric, Kervréin. 60 fr. ; 2. Le Menn, Kerourvois. 40 fr. ; 3. Bacon, Kernaou. 20 fr. ; 4. Lhénoret, 15 fr.

Pie noire de 1 à 2 ans : 1. Le Roux, Lezounac'h, 60 fr. ; 2. Le Roux, Mez-en-Lez, 40 fr. ; 3. Montfort, Coat-Niverrot, 20 fr. ; 4. Nédélec, St-Joachim. 15 fr.

Pie noire de 2 ans et au-dessus :
1. Stervinou, Croix-Rouge. 60 fr. ;
2. Huitric Pierre, 40 fr, Lenhesk ;
3. Kergourlay, Kergamen. 20 fr. ;
4. Nédélec, St-Joachim. 15 fr. ;
5. Hémerly, Gongalic. 10 fr.

RACE CHEVALINE

Poulains de 1 an : 1. Hostiou, Pen-an-Nech, 50 fr. ; 2. Thépaut, Kerdilès, 40 fr. ; 3. Rannou, du Lec, 20 fr.

Pouliches de 2 ans : 1. Paulette, à Trolez, Sulvintin, 45 fr. ; 2. Pauline, à M. Guéré, Lestonan, 30 fr.

Pouliches de 3 ans : 1. Obèse, à M. Espern, Keriou, 50 fr. ; 2. Fanny, à M. Beulz, Guélenec, 40 fr.

Poulinières suitées et non suitées : 1. Napoléonnette, à M. Le Roux Joseph, de Mez-en-Lez, 60 fr. ; 2. Intéressante, à M. Espern, de Keriou, 40 fr.

LAPINS

Lapins - Géants normands : Trois magnifiques sujets présentés, 1. Thépaut, Kerliès ; 2. Rospape, Lestonan ; 3. Hémidy, Lestonan.

Lapins - Race commune : 1. Guillou Hervé ; 2. Laz Pierre ; 3. Guillou Hervé.



[1] Jean Lazou, né le 29 juillet 1895 à Plougasnou, sera capitaine au 337ème Régiment d'Infanterie et décédera le 15 mai 1940 à Moncornet dans l'Aisne. Il aurait été tué en tentant de ramener dans les lignes françaises un soldat blessé. Il allait avoir 45 ans. Son épouse poursuivra son travail d'institutrice à Lestonan, après avoir subi un long emprisonnement pour faits de résistance. Source : article de Fanch A'ch, Arkae.

JEUNE REFUGIÉE À LESTONAN

C'est le récit que Magdeleine Gloaguen [1], née au Havre le 27 janvier 1931, fit de son séjour à Lestonan, de l'automne 1939 au mois de juin 1940. La personne qu'elle appelle « Marraine » était sa tante Marie-Thérèse Lazennec, à l'époque institutrice à l'école communale de Lestonan.

SABÔTS ROUGES, CRÊPES AU BEURRE

« En 1939 - j'avais huit ans - nous habitons le Havre. Dès la déclaration de guerre, mon père, qui avait trente-huit ans, a été mobilisé. Ma mère, institutrice, était obligée de rester à son poste, mais on a trouvé plus prudent alors de m'éloigner d'une région qui risquait d'être dangereuse. On m'a donc confiée alors à ma tante et mon oncle Lazennec. Marraine était à cette époque institutrice à Lestonan, petit village aux environs de Quimper, sur la commune d'Ergué Gabéric.

Nous habitons l'école et je suivais la classe avec les enfants du village. Me voilà devenue une vraie petite bretonne pour une année scolaire presque entière ! Je me souviens plus des récréations que du temps que je passais en classe, où je travaillais avec plaisir, sans aucun problème. Je ne me souviens pas davantage d'avoir eu de travail à faire le soir à la maison.

Dès mon arrivée à Lestonan, Marraine m'avait acheté des sabots. Le même jour, elle en avait acheté également à mon cousin Claude, qui s'était empressé de les casser dès le lendemain en jouant au foot, ce pourquoi il ne s'était pas fait féliciter, comme vous le pensez ! Moi, j'avais eu



droit à de petits sabots de filles, rouges, très jolis, assez légers, avec une bande de cuir sur le dessus. On les mettait bien sûr avec des chaussons. Je marchais très bien avec ces sabots.

Cela ne m'empêchait aucunement de courir. J'étais beaucoup plus à l'aise qu'avec les galoches à semelles de bois que j'ai portées à la fin de la guerre. Tous les écoliers étaient en sabots et nous les laissions, en rentrant de la cour de récréation, dans un grand couloir qui séparait les deux classes de l'école des filles. Je me souviens de cette enfilade de petits sabots que nous devions aligner bien soigneusement. Puis nous rentrions en chaussons dans la classe. Je ne sais si le parquet était ciré mais la classe sentait la cire, l'encre et la craie. Et puis, il y avait la ronronnement du poêle, au milieu de la classe, entouré d'un grillage. Comment ne pas bien travailler dans ces conditions ?

Autre souvenir de cette année bretonne, les crêpes. Une fois par semaine, nous allions manger des crêpes chez une personne du village qui nous recevait chez elle. Nous apportions notre serviette et notre beurre. Pas de crêpes sophistiquées à cette époque : crêpes au beurre uniquement. Peut-être au sucre, et encore je n'en suis pas sûre. Mais ces crêpes étaient énormes et délicieuses. Je me souviens

d'être allée un jour chez la crêpière avec mes cousins Claude et Jean-Michel et qu'ils avaient fait un concours à qui en mangerait le plus. Ils en avaient englouti des quantités prodigieuses !!

Quand je n'allais pas chez la crêpière, je me faisais, en cet automne 1939, des crêpes dans la cour de récréation avec les feuilles mortes qui jonchaient le sol. C'étaient des feuilles de tilleul, bien grandes, bien jaunes, bien rondes, idéales pour les empiler par douzaines et jouer à la maman ou à la marchande. Il m'en est resté l'amour des tilleuls. Il me semble que c'est l'arbre préféré des cours d'école de la Troisième République, et je m'attendris toujours, encore aujourd'hui, quand je traverse en voiture un petit village, de voir l'école avec sa cour de récréation, le préau dans un coin, les cabinets dans l'autre et un ou deux tilleuls au milieu

BATAILLES ENTRE LES 2 ÉCOLES

Revenons à Lestonan en 1939. Je me souviens du revêtement des murs de l'école, qui contenait de petites particules de mica qui étincelaient au soleil. Nous avions, nous les filles, des pommes dans les poches de nos tabliers et nous les tossions [2] contre le mur afin de les assouplir et les rendre meilleures. Nous les aimions un peu blettes.

Ces pommes d'ailleurs étaient le plus souvent des pommes à cidre ramassées dans les champs. Avec mes copines, nous nous promenions beaucoup dans la campagne, sans souci exagéré de la propriété privée. Nous connaissions les bons coins, les bons pommiers. Est-ce à dire que j'étais une voleuse de pommes ? Oui, sans aucun doute, et sans aucune mauvaise conscience encore ! »

[1] Magdeleine Gloaguen (de son nom de jeune fille) ne se doutait pas qu'un jour elle épouserait le fils d'un ingénieur de la toute proche papeterie. Cf « Les mémoires de Louis Barreau, ingénieur des papeteries Bolloré », Kannadig 10/2011.

[2] Verbe entré dans le dictionnaire français et formé à partir du verbe *tosañ* ; choquer, heurter. On peut entendre : la voiture a tossé le talus ! Depuis sa « francisation », tosser ne devrait normalement être employé que dans le domaine maritime : Le bateau a tossé le quai ou le rocher. Source : Hervé Lossec, Les bretonnismes, tome 1.

« Je me souviens d'une année de complète liberté. Je jouais et courais, en sabots, avec les enfants du village et commençais, au bout de quelques mois, à comprendre, sinon à parler, quelques mots de breton. En outre, à défaut d'avoir appris le breton, j'avais pris l'accent du pays. Quand ma mère m'a rejointe en juin 1940, j'ai trouvé qu'elle avait un accent « parisien », et elle-même a trouvé que je parlais comme une vraie petite quimpéroise.

Quand je dis que je jouais avec les enfants du village, j'entends, bien sûr, les enfants de l'école laïque. Pour rien au monde, nous n'aurions frayé avec les enfants de l'école religieuse. Je me souviens d'avoir assisté à des batailles à coup de pierres entre les garçons des deux écoles.

À ce propos, j'ai un souvenir amusant. C'était au printemps

1940. Nous ramassions, nous les enfants, de la salade au bord des chemins. Il me semble que ce n'étaient pas des pissenlits mais une sorte de mâche. Mon oncle François, qui était d'un anticléricalisme virulent, refusa de manger de la mâche ramassée le long du mur de l'école des bonnes sœurs. Il avait aussi l'habitude d'employer une expression que je n'ai jamais bien comprise. Pour parler d'un couteau qui coupait mal, il disait : « il coupe comme les genoux d'une bonne sœur ! ».

J'ai gardé de cette année à Les-tonan un excellent souvenir, même si, les premiers jours, j'ai un peu pleuré à l'idée d'être séparée de mes parents. J'ai été très heureuse dans la famille Lazenec. Je ne me souviens pas m'être fait gronder une seule fois. Marraine, tonton François étaient pour moi de la plus grande gentillesse.



Mon cousin André [3], qui était un grand jeune homme à l'époque, de dix ans plus âgé que moi, m'avait fabriqué une maison de poupée en bois et son frère Claude me prêtait ses journaux illustrés et me taquinait comme sa petite sœur. J'étais donc bien ignorante des horreurs de la guerre. Quand ma mère est arrivée en juin 1940, fuyant le Havre, ayant vécu l'exode dans des conditions dramatiques, je l'ai accueillie en lui disant : « Tu es déjà en vacances ? ».

[cf. article complet sur le site GrandTerrier.net, espace des Mémoires des Anciens]

Souvenirs de la salle de spectacles des Nédélec au Bourg *Sonjoù-kozh hag ur freskenn e-barz ar sal ar gouelioù e vorc'h*

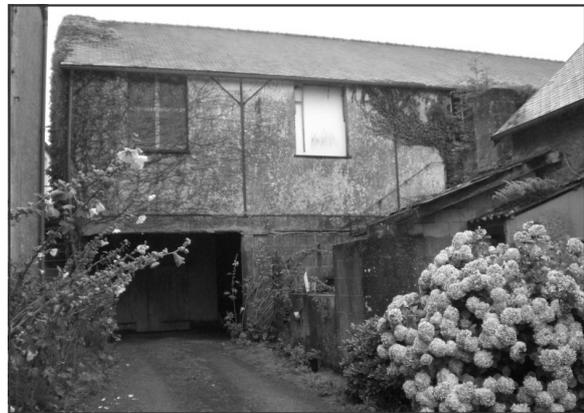
« On pourra voir sur scène des filles avec des garçons jouant la comédie. Des jeunes paysans donnant un spectacle ! » écrivait Guillaume Kergourlay, dans son discours pour la J.A.C. en 1949. L'année suivante les Nédélec qui tenaient le café-épicerie de Kerdé-vot achetèrent la boulangerie Balès au bourg, et la salle derrière le commerce servira aux jeunes gens et filles de la JAC pour leurs spectacles.

SALLE DE SPECTACLES

On accédait à cette salle de danses et de noces par la cour

intérieure ouverte sur la rue longeant le presbytère. La salle était à l'étage et on y entraît par le grand escalier extérieur en ciment. Avant les Nédélec, la salle servait surtout aux bals et repas de noces.

Ensuite, la salle fut utilisée surtout par la JAC (Jeunesse Agricole Catholique) qui y répétait et jouait des pièces de théâtre amateur, en langue française généralement, mais aussi des sketchs en breton. Lorsque les entrées étaient payantes la billetterie était installée à l'entrée de la



cour.

Les jeunes de toute la commune participaient à ce mouvement d'après-guerre, ce qui faisait l'affaire des vicaires Vourc'h [4] et Roignant [5].

[3] André Lazennec qui fut dentiste à Quimper est décédé fin avril 2011 à l'âge de 90 ans. Il a porté haut les couleurs de l'équipe A du Stade Quimpérois qui en 1950-51 sera champion du groupe Ouest-Centre de CFA à quatre matchs de la fin de saison. André en sera demi-centre et capitaine. C'est la même équipe d'ailleurs que celle où continua à jouer, après son retour de captivité, l'avant-centre gabérisois Jean Le Corre : cf. « LE CORRE Jean - Récit d'un résistant déporté ».

[4] François Le Vourc'h, originaire de Plonéour-Trez, fut vicaire d'Ergué-Gabéric de 1949 à 1955. Pour ses déplacements dans la commune il utilisait sa moto, et s'occupait activement des jeunes de la JAC.

[5] Henri Roignant fut vicaire d'Ergué-Gabéric de 1951 à 1958. Il anima localement le mouvement de la JAC.



Ces jeunes étaient notamment Hervé Kergourlay de Kergamen et de Kervir (Ergué-Armel), Guite Roumegou de Lenhesq et de Ty Bur ...

Andréa Ar Gouill [7], la mère de Nolwen Corbel, fit ses débuts de chanteuse à la salle Nédélec, pour devenir une spécialiste reconnue des gwerziou bretonnes.

Certains se souviennent aussi de fest-noz où, sur le plancher de bois, solide, on dansait avec entrain.

Quand il n'y avait pas de spectacles, on y organisait bals dansants, lunchs et repas familiaux. Le four à pain voisin était très utile pour la cuisson d'un poulet par exemple.

LA FRESQUE DE PER CORRE

La scène de la salle était décorée d'une fresque peinte représentant la chapelle de Ker-dévo, tableau réalisé dans les années 1950 par Pierre Le Corre qui habitait le bourg et qui était peintre en bâtiment.

C'est l'abbé Vourc'h, vicaire d'Ergué-Gabéric [4], qui souffla l'idée à Per Corre. L'abbé l'emmena sur sa moto sur les lieux où il le laissa travailler à son œuvre, pendant qu'il faisait la



tournée de ses ouailles dans la campagne avoisinante.

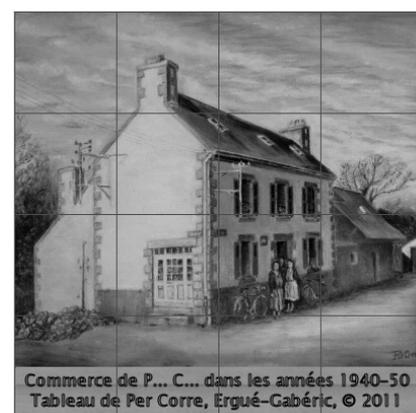
La peinture avec au centre la chapelle était sur deux panneaux d'environ 2 m sur 1 m 50, avec les bords hauts suivant la pente du toit. Ils étaient fixés en hauteur sur le mur côté nord, au-dessus de l'estrade (qui était démontable), et donc bien visibles des spectateurs qui fréquentait la salle de spectacle.

Josic Huitric se rappelle, un peu ému : « De cette peinture, j'ai le souvenir d'un beau chêne creux et très vieux, très près de la chapelle, qui m'impressionnait lorsqu'enfant j'allais dans cette salle. Ma mère me disait que des enfants termajis [7] y étaient cachés ».

Le fresque était complétée par deux panneaux triangulaires, de part et d'autre, l'un avec une jeune fille semant des grains, l'autre avec un homme moissonneur tenant une gerbe

de blé.

Per Corre, aujourd'hui âgé de 82-83 ans et en retraite, n'a pas perdu sa fibre d'artiste. Il continue à peindre des toiles, et notamment encore cette année 2011 il a réalisé ce beau tableau représentant un café-épicerie sure le territoire de la commune. On en avait proposé un jeu de taquins en ligne cet été : « *Jeu de taquin de Pen-Carn près de Lestonan* » [8].



Commerce de P... C... dans les années 1940-50
Tableau de Per Corre, Ergué-Gabéric, © 2011

[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en Esoace Mémoires, Rubrique Jeux, fêtes et loisirs]

[6] Andréa Ar Gouilh, Douarneniste native de Pluguffan (29), née en juillet 1935, qui assure « l'avoir échappé belle en naissant un 13 juillet », n'a jamais pensé au vedettariat. Elle a pourtant enregistré 4 disques 45 tours avec Alan Stivell en 1966, un 33 tours et plusieurs CD de chants traditionnels bretons, un CD « Barzaz-Breiz » avec le groupe Triskel, un Prix Charles-Cros (1990) ... En 2007, à l'âge de 72 ans elle chantait dans la cathédrale de Quimper devant un public ravi.

[7] « *An termaji* » signifie en breton, le ménestrel, le batelier, mais aussi le forain car le terme vient d'une modification du terme français « *lanterne magique* » qui est l'ancêtre du cinéma. En effet c'était les forains qui durant les pardons et les foires bretonnes qui projetait des images grâce à une lanterne magique. Source : <http://guildebzh.info>.

[8] Le lieu à deviner était bien sûr le commerce de Mme Huitric à Pen-Carn qui avait pris la suite des Bacon dans les années 1940-50. C'était un café-alimentation. Il y eut une station-essence et un jeu de boultenn.

Minorité d'employés d'Odet aux Paotred-Dispount en 1970

Bec'h vras etre Gwenaël Bolloré hag ar baotred-dispount

Juste avant l'été 1970, à l'Assemblée générale du club de football des Paotred-Dispount, est élu un nouveau comité, ce bureau de 8 membres n'étant composé que de 3 membres du personnel de la papeterie Bolloré.

UN ÉCHANGE ÉPISTOLAIRE

Le président de l'association doit donc écrire une lettre à Gwenaël Bolloré pour lui demander un entretien au cours duquel il puisse lui présenter le nouveau bureau.

La réponse du chef d'entreprise, fournie par courrier, est une fin de non recevoir ; il n'est pas question que le club de foot des Paotred soit indépendant, et si cela était le cas il envisage de créer un nouveau club sportif : « ou l'Association des Paotred Dispount s'organise de manière à être indépendante - et dans ce cas nous reprendrons nos installations pour faire une nouvelle Société - ou le Comité directeur devra être composé en majorité de membres du personnel de l'Usine. ».

François Bosser, président des Paotred, donne sa réponse : « Nous nous permettons d'attirer

votre attention sur l'éventualité de création d'une nouvelle Société. Nous voyons mal trois clubs sur la commune d'Ergué-Gabéric dont deux seraient affiliés à la Fédération des Patronages et auraient le même aumônier, en l'occurrence M. le Recteur de la Paroisse. Il serait catastrophique d'étaler au grand jour des dissidences au sein d'une même Paroisse, pour des raisons minimales, alors que nous poursuivons les mêmes buts auprès des jeunes. Nous n'y comprendrions plus rien. ».

Dans sa dernière lettre Gwenaël Bolloré force le trait : « L'usine d'Odet est à cheval sur deux communes : Ergué-Gabéric et Briec. Il n'est donc pas question de paroisse et c'est pour moi une occasion de plus de préciser qu'il s'agit d'une association sportive et culturelle d'usine, qui n'a de liaison directe, ni avec la commune, ni avec la paroisse ».

Cet échange d'arguments épistolaires donne un éclairage instructif sur la relation entre paroisse, entreprise et bénévolat dans les années 1970.

[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en Fonds d'archives]



Salle de patronage des Paotred à Keranna

Gwenaël Bolloré. Manoir d'Odet. 29 S. Quimper. Le 9 septembre 1970.

Monsieur Bosser François. Paotred-Dispount. Beg-ar-Menez. 29 S. Ergué-Gabéric.

Monsieur, j'ai bien reçu votre lettre du 4 septembre qui a eu toute mon attention.

Je ne peux que confirmer ma lettre du 28 août 1970 et, à ce sujet, je vous précise que contrairement à ce que vous pensez, depuis la création des Paotred-Dispount, le Comité Directeur et le Bureau ont, jusqu'à ces toutes dernières années, été composés presque exclusivement par des membres du personnel des Papeteries Bolloré. Vous trouverez d'ailleurs, ci-joint, un tableau résumant les faits.

D'autre part, ainsi que vous devez le savoir, l'usine d'Odet est à cheval sur deux communes : Ergué-Gabéric et Briec. Il n'est donc pas question de parler de paroisse et c'est pour moi une occasion de plus de préciser qu'il s'agit d'une association sportive et culturelle d'usine, qui n'a de liaison directe, ni avec la commune, ni avec la paroisse.

Je dois partir ces jours-ci pour des questions professionnelles en Amérique et en Russie avec M. Garin ; je pense donc que vous pouvez prendre contact avec M. Sagel, Directeur de l'usine d'Odet, à ce sujet et je forme des vœux pour que toutes les bonnes volontés se rassemblent dans le sens que je vous ai indiqué.

Participation du personnel de l'usine d'Odet dans la composition du bureau et du comité directeur des Paotred-Dispount depuis l'ouverture de Keranna :

- ▶ 1951. 7 sur 7.
- ▶ 1942. 9 sur 10, dont 5 sur 5 au Bureau.
- ▶ 1945. 11 sur 11.
- ▶ 1949. 20 sur 22, dont 6 sur 6 au Bureau.
- ▶ 1951. 16 sur 20, dont 4 sur 4 au Bureau.
- ▶ 1958. 17 sur 21, dont 6 sur 7 au Bureau.
- ▶ 1961-1962. 12 sur 13, dont 7 sur 7 au Bureau.
- ▶ 1964. 15 sur 10, dont 7 sur 8 au Bureau.
- ▶ 1965. id.
- ▶ 1966. id.
- ▶ 1967. 9 sur 21, dont 5 sur 8 au Bureau.
- ▶ 1968. 9 sur 21, dont 4 sur 8 au Bureau.
- ▶ 1970. 6 sur 21, dont 3 sur 8 au Bureau.

Quatre livres ont attiré notre attention depuis septembre dernier : les balades et patrimoine de Pierre Faucher (cahier Arkae de novembre 2011), le livre sur les fours à pain de Pierre Le Guirriec paru en cours d'été 2010 et enfin le deuxième tome des Bretonnismes d'Hervé Lossec publié fin octobre dernier avec une contribution d'Hervé Jaouen, et enfin la nouvelle édition en anglais des mémoires de Déguignet.

LES BALADES DU PATRIMOINE

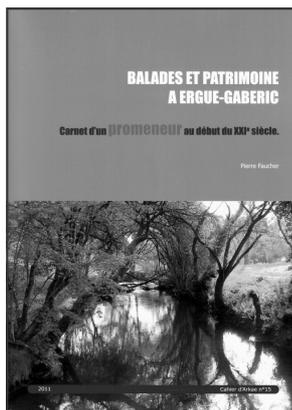
Au cours des 3 derniers hivers, Pierre Faucher, qui fut maire d'Ergué-Gabéric de 1977 à 1983 et de 1989 à 2001, s'est baladé, le plus souvent à pied, dans les villages de sa commune. Il en a recueilli des observations intéressantes sur le patrimoine bâti et leurs aménagements riches de leur passé.

Dans son livre publié dans le cadre des cahiers de l'association Arkae, il a rassemblé ses notes de promenade et les a complétées de cartes, de très belles photos de Gérard Calvar, d'encarts de journaux, d'interviews d'anciens et d'articles de bulletins communaux.

Les monuments et les sites les plus importants de la commune ont été un peu tenus à l'écart (car traités dans d'autres études et ouvrages), pour se focaliser sur le petit patrimoine : auges, fours à pain, puits, pressoirs, biefs de moulin ...

Les neuf quartiers visités :

1. De Pont-ar-Marc'had à Kerdilès : Tréo-an-daou-zour.
2. La vallée du Jet, de Coutily, et le Cleuyou, en passant par Poulduic, Mélenec jusqu'à Meilh Pont-ar-Marc'had.
3. Le Rouillen, avec la route



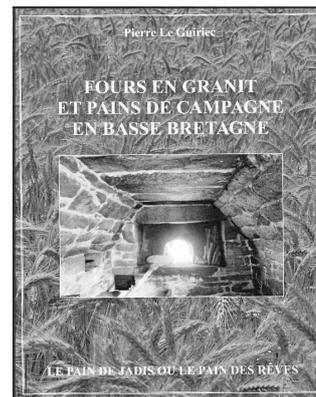
de Coray et la traversée de la voie expresse.

4. Le bourg et les fermes avoisinantes.
5. Lézergué, Quilihuec, et, de la Croix-Rouge à Lenhesq, Croas-Spern et Pen-Carn Lestonan.
6. Kerdévet et Niverrot.
7. Entre l'Odet et la route de Coray, de Pen-Carn à Loc'h-Laë, via Saint-André.
8. Lestonan.
9. De Tréodet à Quélenec. Le Stangala et la route de Sulvintin.

Parmi les encarts, on notera au passage quatre pages sur les origines du canal de la papeterie d'Odet, extraites du bulletin *Kannadig an Erge-Vraz* (chroniques du GrandTerrier de mai 2009) et agrémentées de croquis signés Mann Kerouradan.

Parmi les découvertes inédites faites lors des promenades hivernales de Pierre Faucher, on notera le linteau en accolade avec une épigraphe datée du 16^e siècle sur un penn-ty du village de Quélenec, près de la chapelle de St-Guénolé : cf le dernier article du présent *Kannadig* pour plus d'infos.

FOURS À PAIN DE CAMPAGNES



Ce livre écrit par un passionné, petit mitron boulanger dès l'âge de 15 ans, nous renseigne à plus d'un titre sur nos fours à pain de campagne, sur les procédés ancestraux de construction, les techniques de préparation et de cuisson du pain en Basse-Bretagne.

Chaque détail est expliqué et les termes bretons sont rappelés (en majuscules) : TI FORN (maison du four), MOUDENN (couverture de mottes herbeuses), TOUL-KANTELOR (trou à chandelle), ROZEMM-GAMM ou ROZELL-FORN (racloir, râble), PALIG-FORN (pelle à pain), KOLOENN (panier plat en osier), TORZH (miche), TORZHIOUS (grosses boules), DAOLL-TOAZ (table pétrin) ... Sans oublier en annexe une liste de proverbes et d'expressions populaires, comme « *Poazhaén a ra e vara en o form* » ("Il cuit son pain à leur four", il pense comme eux, il fait partie de la même coterie).

En 2005, l'auteur a parcouru les campagnes de Basse Bretagne à la rencontre de ces fours, en ruine ou restaurés, pour nous ramener photos et descriptifs. Pour ce qui concerne Ergué-Gabéric, on retiendra page 34 le four de Kerrous (adossé sous cheminée), page 45 la photo du four de Creac'h-Ergué avec sa couverture en herbe, et les pages 59 et 60 consacrées à une visite du four au pain de Meilh-Poul au Stangala (cf extrait ci-après).

Ergué-Gabéric.
Moulin de Meilh-Poul
(au lieu-dit le Stangala)

Pour accéder à cet ancien moulin construit sur les bords de l'Odet rupestre, il fallait autrefois emprunter un ancien pont de pierre (devenu aujourd'hui passerelle) conduisant au versant opposé sur la commune d'Ergué-Gabéric (quand on vient de Kerfeunteun). Il n'en subsiste que des ruines ou pans de mur moussus et délabrés. Le Ti-Forn attendant n'est guère mieux loti, et pourtant tout ceci vivait encore jusqu'aux années 1950 ...

Comme souvent en ces endroits à l'abandon, le végétal finit par engloutir le minéral, mais toujours le four résiste à ces intempéries. Il s'agit ici d'un adossé de très grandes dimensions, la voûte intacte repose sur deux bancs de blocs de rives d'une hauteur habituelle de 33 cm disposés en claveau. Seules les dalles de la sole se sont quelque peu disloquées, peut-être sous la poussée des eaux lors de crues importantes.

La façade bien équilibrée a gardé ses deux corbeaux de cheminée en granit, mais le linteau a disparu dans le chaos de pierres entassées à l'intérieur de ce qu'il reste du Ti-forn généralement inondé ...

BRETONNISMES LE TOME 2



Véritable succès populaire, ce livre a réconcilié nombre de bretons avec leur langue natale, un français enrichi d'expressions bretonnes qui finalement ne sont ni « droch », ni « paourkez », loin de là s'en faut !

Et ce succès est « de r'tour », puisque le tome 2 est sorti fin

octobre. Encore plein de nouvelles tournures telles que « crever son ventre de rire », « il sait tourner sa crêpe », « il joue avec sa coiffe », « un coup de startijenn », « va revr gant al laboused ! » [1] ...

Et comble de bonheur pour nous autres Gabérisois, c'est à Hervé Jaouen, grand écrivain breton de Kerdévet, que revient l'honneur de clôturer le fascicule : « En guise de conclusion, avoir du dur avec les correctrices [2].

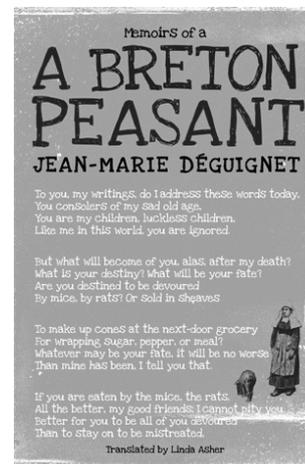
Quand mes parents ont commencé à décliner, il y a déjà une quinzaine d'années, je me suis dit : hopala Veig ! il est grand temps de crocher dans un travail que tu remets toujours au lendemain : collecter ces drôles de formules qui font la saveur de leur seconde langue, le français. Hélas, à force de ruser mes botoù, j'ai fini par arriver trop tard ...

Avec la parution du deuxième tome des Bretonnismes je compte bien être tranquille la prochaine fois, du côté de mes Parisiennes [2]. Je vais leur offrir les deux tomes. Elles n'auront qu'à les apprendre par cœur et j'espère que, pour alors, elles auront compris.

Je viens de mettre les livres sous pli et prévient ma femme : « Je vais jusqu'à la poste et j'envoie le chien avec moi. -- Ne traîne pas trop en route. J'allume toujours sous les patates ... ».

Notons également qu'une nomenclature des bretonnismes préférés de Jean-Marie Déguignet est en cours de mise à jour sur le site GrandTerrier. On insèrera des exemples dans le prochain Kannadig.

CONSOLERS OF MY SAD OLD AGE



L'édition anglaise des mémoires de Jean-Marie Déguignet a fait peau neuve. L'éditeur et la traductrice Linda Asher ont placé sur la couverture le fameux poème « Panégyrique à mes écrits » en page 688 de l'édition française.

Voici un extrait de ce texte en anglais, la version française coorespondante étant consultable sur le site GrandTerrier :

To you, my writings, do I
address these words today,
You consolars of my sad old age.
You are my children, luckless
children,
Like me in this world, you are
ignored.

But what will become of you,
alas, after my death?
What is your destiny? What will
be your fate?
Are you destined to be devoured
By mice, by rats? Or sold in
sheaves

To make up cones at the next-
door grocery
For wrapping sugar, pepper,
meal?
Whatever may be your fate, it
will be no worse
Than mine has been, I tell you
that.

If you are eaten by the mice,
the rats,
All the better, my good friends;
I cannot pity you.
Better for you to be all of you
devoured
Than to stay on to be
mistreated.

[cf. articles complets sur le site Grand-
Terrier.net en Espace Bibliographies]

[1] « Revr » : se prononce *rêr* ou *réor* suivant les régions. « Mon cul avec les oiseaux ! ». Quand on est à bout d'arguments, qu'on en a vraiment marre, qu'on ne comprend pas une démonstration. Voir page 91 du fascicule l'origine de cette expression.

[2] Les Parisiennes sont les correctrices d'Hervé Jaouen pour ses deniers romans en langue de Basse-Bretagne aux Presses de la Cité : *Les Filles de Roz-Kelenn* (2007), *Ceux de Ker-Askol* (2009), *Les Soeurs Gwenan* (2010), *Ceux de Menglazeg* (2011).

La gwerz de la ville d'Ys chantée par Jean-Marie Déguignet

Ar Roue Gralon ha Ker-Is, kaned gant Yann-Mari Deguignet

Dans les années 1850, Jean-Marie Déguignet, vacher commis de ferme, fait l'acquisition d'une édition populaire de la complainte « Ar Roue Gralon ha Kear Ys » (Le Roi Gradlon et la Ville d'Ys) qu'il décortiqua et apprit à chanter aux autres domestiques.

Quel est l'origine et le contenu exacts de cette gwerz ou complainte en langue bretonne ?

FEUILLE VOLANTE

Qui ne connaît la légende de Ker Ys ("ville d'Ys"), l'Atlantide bretonne ? L'histoire dit qu'elle fut engloutie pour punir Dahut, la fille du roi Gradlon, de ses péchés. Jean-Marie Déguignet nous raconte dans ses mémoires qu'on lui acheta une version imprimée de la complainte de Ker Ys, sans doute sous forme de feuille volante, alors qu'il était jeune vacher dans une ferme de Kerfeunteun dans les années 1851-1854.

Cette gwerz de 196 vers fut composée par un jeune Morlaisien de 19 ans et éditée en 1850 en recueil de poésie [1] et en feuilles volantes. Le ton de la complainte ont trompé à l'époque plus d'un qui ont cru à une version très ancienne de la légende.



On s'attachera ci-dessous à

comparer la présentation de la gwerz faite par Déguignet avec le texte d'origine, et évoquer également les figures qu'étaient les marchandes de chansons dans les foires et pardons.

LE TEXTE

Jean-Marie Déguignet, né en 1834, est jeune vacher à la ferme de Kermahonec en Kerfeunteun de 1851 à 1854. Il précise que c'est à ce moment que parut « une nouvelle gwers sur cette fameuse ville d'Is », ce qui atteste bien qu'il s'agit de la complainte composée par Louis Souvestre et publiée en 1850 (cf détails au chapitre ci-après consacré au chansonnier).

Voici les deux premiers versets de cette complainte, avec l'orthographe d'origine (et la traduction en français) :

Petra 'zo nevez e kear Is,
Mar d-e kent drant ar yaouankis,
Mar klevan-me ar biniou,
Ar vombard hag ann telennou ?

N'eus e kear Is netra neve,
Rak ar festou-ma've bemde,
N'eus a kear Is nemet traou koz,
Rak ar festou-ma've bemnoz.

Bojennou drez zo divoannet
E dor an ilizou zo serret,
Ha, var ar beorien o voëla,
E losker ar chas d'ho drailla.

[Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville d'Is, que la jeunesse est si joyeuse, et que j'entends le biniou, la bombarde et les harpes. Dans la ville d'Is, il n'y a rien de nouveau, car c'est fête ici tous les jours ; il n'y a rien de nouveau dans la ville d'Is, car c'est fête ici toutes les nuits. Les buissons d'épine ont poussé devant les portes des églises toujours fermée ; et sur les pauvres qui pleurent on lâche les chiens pour les dévorer.]

Pour l'épisode de la fuite du roi Gradlon, Déguignet cite la réplique de son confesseur Guérolé : « Taol en diaoul er mour » (« jette le diable à la mer »). Le texte exact de la gwerz est le suivant :

Kerkent ar mor o vuanna,
Ha Gwenole, en eur grena,
A gri : « Gralon, t'ôl
an diaoul-ze,
Divar dailler da hinkane ! »

[Aussitôt, la mer arrive plus rapide, et Guérolé s'écrie en tremblant : Gradlon, jette à bas de ton cheval ce démon maudit.]

Quant aux derniers versets de la gwerz d'Olivier Souvestre, il y a bien une évocation de Notre-Dame de Rumengol, lieu de débarquement en terre ferme de Gradlon et Guérolé :

Du-hont, e mmor a ghear Is,,
HMe a raï sevel eun Ilis,
Hag evit testeni d'an oïl,
M'he galvo Ilis Remengol ! »

[Là-bas, en mémoire de la ville d'Is, j'élèverai une église, et pour le rappeler à tous, je l'appellerai l'église de Rumengol.]

L'Intégrale des Mémoires d'un paysan breton, page 134 :

Ce fut pendant que j'étais à Kermahonec que parut une nouvelle gwers sur cette fameuse ville d'Is. [...] Cette gwers de Ker Ys fut achetée pour moi, car de tous les serviteurs de Kermahonec, moi seul savait lire le breton. Je fus donc obligé de leur chanter cette gwers, et très souvent, car elle leur plaisait beaucoup, surtout aux femmes, qui cherchaient à l'apprendre par cœur. Cette gwers comme je l'ai déjà dit n'est que la légende rimée de la catastrophe de la ville d'Ys. [...]

Déguisé en beau et élégant prince, il séduisit tellement la fille du vieux Gralon, que celle-ci, pour lui plaire, alla, la nuit, voler la clé d'or que son père portait au cou et pendant que celui-ci dormait. Paulic n'avait besoin que de cette clé pour exécuter les ordres de l'Éternel. C'était la clé des écluses qui protégeaient la ville contre l'invasion de la mer. Dès que Paulic tint cette clé, il alla ouvrir ces écluses pendant que la princesse et ses compagnons de débauche dansaient les danses des Bacchantes dans son palais des orgies. Guérolé, sur l'ordre de l'Éternel aussi, venait au triple galop d'un cheval sauvage réveiller le vieux roi, qu'il fit monter à cheval pour se sauver devant les flots qui envahissaient déjà la ville.

[1] Le texte « Ar Roue Gralon ha Ke(a)r Is » est édité en 1850 accompagné d'un poème de Jean Pierre Marie Le Scour sur le passé légendaire de Rumengol.

En s'en allant à travers les rues, il rencontre sa fille courant éperdue devant les flots; il la prend en croupe, mais aussitôt son cheval ralentit son pas pendant que les flots montaient toujours; voyant qu'il allait être englouti comme tout le reste, Guénolé lui cria : « *Taol en diaoul er mour* » (« jette le diable à la mer »). À la fin, le vieux Gralon se voyant perdu, d'un coup de coude, il pousse sa fille dans les flots qui s'arrêtèrent aussitôt; alors son cheval, allégé de ce fardeau diabolique, fit un tel bond qu'il alla tomber sur le rocher du Rumengol, à plusieurs lieues de là, où le roi fit bâtir une chapelle en l'honneur de la mère de Dieu, Notre Dame du Rumengol, qui a le pouvoir de sauver tout le monde, dit la *guers* pourvu qu'on se confie à elle :

Ann neb en em roi d'an Itron
Varia Rumengol
Birviken, james ne yello da
goll.

[Celui qui se voue à la Dame du Rumengol, jamais ne sera perdu.]

Celle-là fait aujourd'hui une concurrence désastreuse à la Dame de Kerdévoit depuis que le chemin de fer y conduit les pèlerins à prix réduit [2].

MARI KASTELLIN



Dans sa « *Bretagne d'Hier* » (Rennes, 1937), Léon Le Berre trace un très vivant portrait de Marie Kastellin, marchande de chansons bretonnes dans les foires et pardons :

« *Ils aperçoivent, (sur la place du*

village de Locronan), juchée sur un escabeau, lunettes au nez et couplets en main, la chanteuse populaire de Quimperlé, Mari Kastellin ...

Près de l'escalier est son petit cabriolet à chiens. Ceux-ci sont couchés entre les brancards, le chariot lui sert d'éventaire. Sur une planche, appesantie par des cailloux de toutes grosseurs, s'étalent les chansons. Autour de ce campement se pressent les gens. « Daou wenneg ! Deux sous ! Pour deux sous vous aurez ». ... La vieille chante justement la complainte de Ker-Is, car l'histoire du roi Gradlon et de sa fille Dahut, ou Ahès, séduit encore l'imagination populaire, surtout depuis qu'Olivier Souvestre la mit en cadence ».

OLIVIER SOUVESTRE

Ollivier Marie Souète (forme de l'état civil), communément appelé Olivier Souvestre, né le 27 décembre 1831 à Plourin-les-Morlaix et mort le 30 décembre 1896 à Paris, est un poète et chansonnier breton qu'il ne faut pas confondre avec Émile Souvestre qui était lui avocat, journaliste et écrivain.

Son intelligence le fait remarquer par Jean Pierre Marie Le Scour qui le rencontre au presbytère de Plourin et qui le fait envoyer à Quimper au grand séminaire. C'est à ce moment, à l'âge de 19 ans, qu'il aurait composé la complainte en breton « *Ar Roue Gralon ha Kear Ys* », qui fut l'un des principaux vecteurs de la légende du roi Gradlon et de la ville d'Ys, une habile contrefaçon d'un texte ancien.

En 1858, voulant se faire un nom dans les lettres, et d'abord dans le théâtre, Olivier Souète part travailler à Paris pour le compte de la compagnie de chemin de fer de Graissezac à Béziers, et publie, en 1862, aux frais de Jean-Pierre Le Scour,

un roman en français, « *Mikaël, kloarek breton* » qui ne recueille aucun succès, d'autant que l'éditeur fait faillite peu après.

Il participe à la Commune en 1871 et est blessé lors des combats d'Issy-les-Moulineaux en janvier 1871. Ayant reçu une balle dans la gorge, il échappe au peloton d'exécution.

Une fois la République stabilisée et la répression anti-communarde arrêtée, il se met à écrire les paroles de plusieurs chants révolutionnaires et anarchistes en français, dont, en 1883, « *La Marianne* », avec la musique de Léon Trafiers, qui a été traduit dans plusieurs langues et qui fut un chant emblématique des mouvements sociaux européens avant le triomphe de l'Internationale.

En 1888 est joué l'opéra « *Le Roi d'Ys* » sur une musique d'Édouard Lalo, librement inspiré de l'œuvre de Souète, mais, celui-ci, que beaucoup croient mort, n'est pas perçu comme l'une des sources du livret, alors même qu'on publie le texte en français sans nom d'auteur. Un spécialiste, comme Anatole Le Braz suppose même, pendant un certain temps, que la complainte est une œuvre populaire très ancienne.

En 1896, l'année même de sa mort, il fait publier « *La Cité de l'Égalité* », un dialogue de 30 pages qui rend hommage à l'œuvre de la Commune, appelle à la révolution communiste anti-autoritaire qu'il voit se réaliser en 1930 et propose une France totalement fédérale basée sur « l'indépendance réciproque des communes » dans une optique anarchiste.

[cf. article complet sur le site Grand-Terrier.net en Espace Déguignet, et notamment le texte complet en breton de la *gwerz* qui fait 196 vers, soit 49 strophes, ainsi que sa traduction]

[2] La ligne de chemin de fer entre Quimper et Brest est ouverte en 1867. Du fait que Rumengol ne disposait pas de gare, les pèlerins venant au grand pardon par le train s'arrêtaient à la gare de Quimerch (« *Quimerch ! Les voyageurs pour Rumengol descendent !* » écrit Anatole Le Braz dans *Au pays des pardons*)

Un linteau du 16e siècle sur un penn-ty de Quélennec-Izella

An enskrivadenn gozh war un penn-ty brao e Geleenneg

Une linteau à accolade [1] au-dessus d'une ouverture dans le mur orienté au nord d'une maison de fermier près de la chapelle de St-Guérolé et portant une date en chiffres romains vraisemblablement du 16e siècle.

Cette épigraphe [2] a été révélée par la publication du livre de Pierre Faucher en novembre 2011 : « Balades et patrimoine à Ergué-Gabéric (carnet d'un promeneur au début du XXIe siècle) » (cf article page 19).

UN PENN-TY REMARQUABLE

A 150 mètres au nord-est de la chapelle, ce penn-ty [3] très beau d'aspect est certainement l'une des plus vieilles maisons gabérisiennes. Sur le mur orienté au nord, une ouverture qui était autrefois une porte basse est actuellement partiellement calfeutrée. Au-dessus est placé un linteau ouvragé en accolade [1] et portant une date en chiffres romains.

Avant la fin du 16e siècle, les caractères utilisés pour les chiffres étaient en numérotation romaine et les textes en lettres gothiques. Par la suite ce sont les chiffres arabes et l'écriture dite « humanistique » qui vont



s'imposer. Les spécialistes lient généralement cette double mutation au concile réformateur de Trente (1545-1562) [4].

L'inscription sur le linteau de Quélennec est gravée en creux de type glyphe [5], d'une ciselure fine proche du graffiti, et au grain recouvert de particules de lichen, ce qui ne facilite pas la lecture.

Les premiers caractères sont néanmoins bien lisibles : « MCCCC », ce qui donne bien 1500 en chiffres arabes. Les caractères suivants sont un peu déchiffrables. Dans le livre de Pierre Faucher susmentionné il est question de MCCCCiii, soit 1503. Pour notre part on pense y lire plutôt « MCCCCLiX », soit la date de 1559.



PROXIMITE DE LA CHAPELLE

Les plus anciens documents relatifs au village de Quélennec sont datés de 1447 et 1516 et attestent une tenue dépendant de l'abbaye de Landévennec, à savoir une « chefrente de 3 sols et 3 deniers monnoie [6] » sur des terres « aux issues du manoir du Quélennec ou Quélennec Braz ».

[1] Les linteaux en accolade sont des pièces architecturales en général monolithiques, décorées d'un motif à double courbure surmontant une ouverture.

[2] Epigraphe, s.f. : inscription sur un édifice qui indique en particulier la date de sa construction, sa destination (Trésor de la Langue Française).

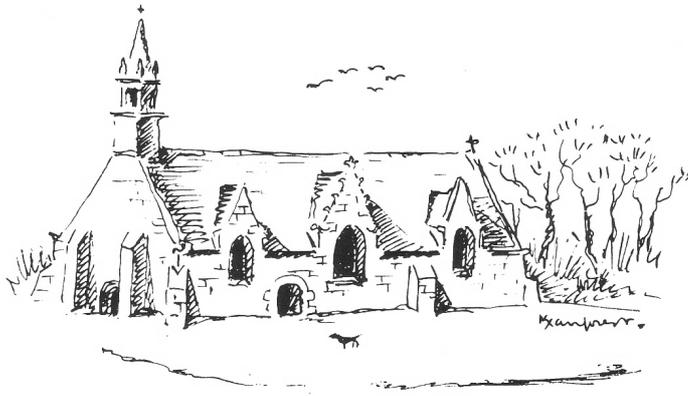
[3] Le penn-ty est un journalier à qui un propriétaire loue, ou bien à qui un fermier sous-loue une petite maison et quelques terres. Par extension, cette petite ferme elle-même ou la petite bâtisse qui en forme le corps de ferme. Source : site Wiktionary.

[4] Le concile de Trente est le 19e concile œcuménique reconnu par l'Église catholique romaine. Convoqué par le pape Paul III en 1542, en réponse aux demandes formulées par le protestant Martin Luther, il débute en 1545, dure 18 ans et se tient dans trois villes italiennes, à Mantoue, à Vicence, puis finalement à Trente. L'historienne Régine Pernoud présente ce concile comme « la coupure entre l'Église médiévale et l'Église des temps classiques ».

[5] Glyphe, s.m. : inscription, trait gravé en creux ; trait gravé en creux dans un ornement architectural. Trésor de la Langue Française.

[6] Monoie, Monnoie, adj : un sol monoie désigne une petite pièce de monnaie faite de billons, c'est-à-dire de cuivre, tenant un peu d'argent, mais plus ou moins, suivant les lieux. Existence de deniers monnoie à signaler également. Source : Encyclopédie Diderot.

L'initiative de la fondation de la chapelle remonterait à un certain Pierre de Kerfors qui signe des aveux en 1539 et 1549. Il semble que la fondation de la chapelle soit due à une convergence d'intérêts entre les moines et les sieurs de Kerfors.



Mais, si les premiers citent la chapelle dans les inventaires de

biens en 1647-56, les sieurs de de Kerfors ne manquent pas 40 ans plus tard de réaffirmer leurs prééminences sur la chapelle.

La datation du linteau du penn-ty [3] de Quélennec-Izella étant de l'époque de la fondation, vers 1550, on peut penser que la pierre fut déplacée par la suite et remontée sur le mur de cette bâtisse toute proche.

[cf. article complet sur le site GrandTerrier.net en Fonds d'archives]

Suite de recto de couverture - les toutes premières Chroniques

Taolennoù ar niverennoù kentañ « Kannadig an Erge-Vras »

N° 10 de Février 2010

La restauration du presbytère par l'architecte Roger Le Flanchec □ Index chronologique de l'histoire d'Ergué-Gabéric □ La médaille de P.V. Dautel pour le centenaire Bolloré en 1922 □ Les pierres tombales de l'enclos paroissial St-Guinal □ Reportage de la revue Réalités à l'usine d'Odet en 1949 □ Amende communale en 1943 pour insuffisance de beurre □ Le rapport d'épidémie de dysenterie d'octobre 1786 □ Per Roumegou, maitre-principal de Lann-Bihoué à la bombarde □ Yves Le Goff, vicaire et rédacteur infatigable du Kannadig □ La légende de Torr-èbenn par un prêtre gabérisois en exil □ Les origines de la sacristie de fondation noble de Kerdévot □ Deux classes de filles très différentes à Lestonan et au Bourg □ Une guerre des écoles déclenchée à Lestonan en 1927-29 □ Pierre Goazec conteur pour enfants et résistant déporté □ Les articles presque « laissés-pour-compte » du GrandTerrier

N° 9 d'Octobre 2009

Qui était Nicolas Le Marié ? □ 1822-1861 Le Marié entrepreneur à Odet □ Livres estivaux □ Revue des anciens Kannadigs □ Supplique Gabérisoise à Napoléon III □ Dépoussiérage d'Archives □ Lexique de termes anciens □ Carte De la Hubaudière □ Association Mémoires du GT □ Les Rospape, boucher ou meunier □ Anciennes pierres à laver □ Promenades naturalistes Gabérisoises

N° 8 de Mai 2009

Le corsaire de Kernaou □ Corsaire et organiste de Guimiliau □ Chronique de

Marjan □ Histoire du canal de la papeterie

Noces à la Capitale □ Kerelan, francief des Regaires □ Les cahiers d'Anatole Le Braz □ Déguignet à livres ouverts □ Eugène Boudin, peintre à Kerdévot

N° 7 de Janvier 2009

Marjan Mao, grand chanteuse □ La couturière et baron □ Recteurs et vicaires gabérisois □ Planches de Joseph Bigot, architecte □ Ecoles de Joseph Bigot au Bourg □ Usine Bolloré en fête en 1911 □ Carte postale de gendarme en 1906 □ Déguignet et la laïcité □ Notes et croquis d'Abgrall □ Toponymie et noms de villages □ Un calvaire bien mystérieux

N° 6 d'Octobre 2008

Editorial "Signalisation bilingue" □ Nom des villages □ Cartographie □ Suite des villages □ Paotred dispout □ Pan sur le bec □ Panoramiques □ Grand Quevilly □ Culte de saint Michel

N° 5 de Juin 2008

Editorial "Loisir d'historien au 17e siècle" □ Vies des Saints Bretons et Celtiques □ Laurent Quevilly, journaliste et caricaturiste □ Raphaël Binet, photographe □ Polar Déguignet signé Hervé Jaouen □ Appel à témoins □ Maire et défense de la langue □ Esprit de clocher □ Les korrigans de Thierry Gahinet □ Une vierge menacée

N° 4 de Février 2008

Editorial "24 maires et 2 siècles d'histoire locale" □ Histoire des maires d'Er-

gué-Gabéric □ Man Kerouredan, dessinateur papetier □ Site naturel de Tréodet-Kerrous □ Espace Déguignet - Actualités □ Fontaine de St-Eloi à Crea-c'h-Ergué □ A la recherche de l'atlas perdu □ Appel à témoins □ Un point de confluence à Ergué-Gabéric

N° 3 de Novembre 2007

Editorial "La Grenouille et le Bénitier" □ La lettre en breton est au bureau des secours □ Henri Le Gars en 1939-45 □ Les premières voitures à Ergué-Gabéric □ Inventaire des Monuments Historiques □ Restauration d'un calvaire à St-Guérolé □ Laouic Saliou, le sculpteur du Paradis

N° 2 d'Août 2007

Editorial "Des livres de vacances" □ Parties de boultenn au quartier d'Odet □ Le choix d'un blason communal en 1980 □ Louis Bréus à la machine 7 pour le papier OCB □ Germaine et Emile Herry témoignent ... □ Jean Guéguen : Georges Briquet au laboratoire d'Odet □ Atlas GrandTerrier sur Google Maps □ Almanach GrandTerrier des Saints Bretons □ Projet de barrage hydro-électrique au Stangala

N° 1 de Mai 2007

Editorial "Perag ar c'hannadig-man ?" □ Lézergué un chateau historique □ Trucs et astuces : MediaWiki et Excel □ Pierre-Marie Cuzon, chevalier de la légion d'honneur □ Photo d'école de 1933 à Lestonan, avec 47 noms d'écoliers □ Trucs et astuces : MediaWiki et les images □ Interview de Fanch Page, surveillant à Odet □ Interview d'Hervé Gao-nac'h, sécheur à Odet □ Documents anciens de Kerellou □ St-Gwenhaël, saint patron d'Ergué-Gabéric